

L'insondable

Le Dieu de mon enfance était invisible, mais il était partout. Quel embêtement que ce « bon Dieu caché » qui voit tout, qui sait tout, qui entend tout, et dont on ne sait jamais s'il est content ou contrarié, s'il va nous bénir ou nous punir... Ma grand-mère en connaissait un rayon sur ce Dieu de toute bonté qu'elle nous apprenait à prier, et le lendemain, à la moindre incartade, nous menaçait de la colère divine assortie des pires châtiments. Dieu est bon, mais il ne faut pas le mettre en rogne; Dieu nous aime, à la condition que nous soyons gentils et obéissants. Comment Dieu pouvait-il être à la fois aimable et irritable à ce point ? La seule réponse que nous ayons entendue passait par la toute-puissance de Dieu et par l'incompréhensible mystère des choses du ciel. Nous avons presque tous grandi dans ce contexte.



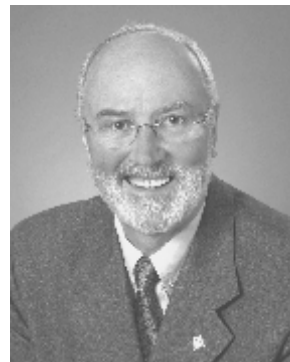
Jean-René Dubé

Depuis le Dieu guetteur et justicier jusqu'au Dieu Amour et Tendresse, il a fallu un renversement de perspective et de mentalité. Peu à peu, Dieu cesse d'être un mystère insondable; il se révèle aux faibles et aux petits du Royaume. Du Très-Haut tout-puissant et immuable, il est devenu un Dieu pauvre, veilleur, qui attend notre réponse à son amour, avec un infini respect de notre liberté. Il est le « Très-Bas », comme l'appelle affectueusement l'auteur Christian Bobin. Dieu se révèle... Mais « trouver Dieu » constitue un long parcours. Celui de toute une vie. Notre unique et inlassable prière pourrait se réduire à ces mots : « *Montre-moi ton visage, Seigneur; c'est ta face, Seigneur, que je cherche !* » (Ps 27, 8). Dieu lui-même ne nous a-t-il pas donné la clé de notre recherche. Il s'est révélé en son Fils Jésus. Au disciple qui demandait : « *Montre-nous le Père* », Jésus a répondu : « *Qui me voit, voit le Père !* » (Jn 14, 8-9). Écoutons Jésus nous parler de Dieu. Écoutons-le parler à Dieu.

De même, notre héritage lasallien, avec, en tête, Monsieur de La Salle, a de quoi nous inciter à aimer Dieu de tout notre cœur. Nous savons comment notre saint fondateur était attentif à chercher, pour lui-même et pour sa « Société », la volonté de Dieu. Il s'en remet en tout à l'inspiration de Dieu. Il avouera que, dans sa fondation, Dieu l'a conduit d'un engagement à un autre, lentement, d'une manière imperceptible, sans que rien ne fût prévu au commencement. De la Salle n'avait que faire d'un Dieu juge ou inquisiteur, il nous a montré le chemin du Dieu-Amour, Tendresse, Miséricorde. Il nous a exhortés à fréquenter quotidiennement la Parole de Dieu. Plutôt qu'un Dieu caché et mystérieux, voici un Dieu aimant, un Dieu proche, révélé en Jésus Christ. Cette parution tombe entre vos mains à proximité du matin de Pâques. Je vous laisse avec ces mots que la liturgie des Heures nous fait chanter : « *Ne cherchons pas hors de nos vies à retrouver son passage. Il nous rejoint sur nos sentiers... C'est lui encore qui nous attend sur le rivage.* » □

Fiches lunettes teintées !

Gilles Martineau, visiteur auxiliaire



Qui n'a pas eu son mot désobligeant concernant les Américains et leurs interventions intempestives à travers le monde. Nous les blâmons, en particulier ces derniers temps, d'avoir enclenché une guerre cruelle en Irak et sans motif apparent. Rien de nouveau sous le soleil, de notre part. Mais en fait, les Américains et leur fantasque président ne sont pas à blâmer pour l'opinion qu'ils ont de la situation géopolitique qui prévaut à travers le monde. Leurs perceptions sont teintées d'une certaine couleur et leur vision du monde en est fortement imprégnée. Comment pourrait-on y faire quoi que ce soit ? Comment leur faire voir la réalité telle qu'elle est ? Comment leur faire prendre conscience qu'ils se trompent. Il n'y a rien à faire tant qu'ils n'auront pas compris qu'ils sont victimes de leurs préjugés.

Dès le moment où nous regardons le monde à travers une idéologie, nous sommes fichus. Il n'y a rien à faire. On en reste babas. Aucune réalité ne peut s'accorder à une idéologie. La vie, la vraie, est au-dessus ou au-delà de toutes les théories. Nous cherchons tous un sens à notre vie. Mais la vie n'a pas de sens et elle ne peut pas en avoir car la notion de « sens » n'est qu'une formule creuse qui n'a de « sens » que pour le cerveau.

La vie n'a de sens que si on la perçoit comme un mystère et elle n'en a pas si on veut la faire entrer dans un concept. En l'occurrence, nous serions beaucoup plus tranquilles si les terroristes adoraient un peu moins leur idéologie et la remettaient plus souvent en question. Mais nous n'aimons pas nous-mêmes adopter une telle attitude car nous sommes, la plupart du temps, sûrs d'avoir raison et intimement persuadés que les terroristes ont tort. Celui que vous considérez comme un terroriste est un martyr pour ceux qui partagent ses convictions. Pensez un peu à ce qui se passe concernant les caricatures de Mahomet. C'est le même scénario. Plus l'Occident résiste et essaie de calmer le jeu, plus la violence acquiert d'ampleur et de pouvoir. C'est une bonne concrétisation de la parole de Jésus : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez-lui la joue gauche. » On augmente presque toujours le pouvoir du mal que l'on combat. Tandis que si vous ne résistez pas, vous finirez par le dépasser. Alors, on doit affronter le mal en le comprenant et non pas en le combattant. Il disparaît lorsqu'on l'a compris. Pouvez-vous affronter l'obscurité avec les poings ? Non, il suffit d'allumer et elle disparaît.

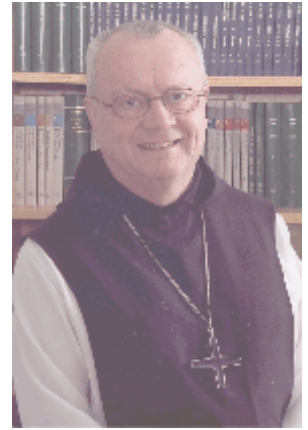
En conservant une attitude combative face à une idéologie qui veut s'imposer, vous l'attisez et augmentez ses chances de prendre de l'ampleur. N'est-ce pas ce qui se passe en Irak et dans le monde musulman ? Pour un temps au moins, nous sommes coincés dans notre impuissance. Et pendant ce temps des milliers de morts jonchent le Moyen-Orient. Et nous voudrions légitimement pouvoir agir pour voir les choses changer. Mais avant de vouloir changer les choses partout dans le monde, il faut d'abord changer soi-même quelque chose autour de soi. Ensuite seulement, chacun pourra regarder attentivement le monde afin de s'efforcer de changer ce qu'il estimera nécessaire et possible de changer. Et pour bien réussir, il faudrait que chacun enlève lui aussi ses lunettes teintées, pour ne pas vouloir mettre simplement les gens à sa convenance ou comme il pense qu'ils devraient être. Joli défi, n'est-ce pas !

□

Qui est le Dieu de Jésus Christ ?

Dom Yvon-Joseph Moreau,
Abbaye cistercienne d'Oka

D'abord, prenons le temps d'écouter la question... Ne nous pressons pas d'apporter la réponse... Et surtout, ne pensons pas la connaître déjà... Des voies multiples sont possibles... Je vous propose tout simplement d'écouter Jésus répondre à cette question, en nous laissant guider par l'évangile selon saint Marc. Pourquoi cet évangile ? Parce que c'est le plus court, et aussi parce que c'est celui qui nous accompagne dans notre découverte et notre célébration du mystère du Christ tout au long de l'année liturgique en cours.



Il est bon d'approcher la réponse par un évangile à la fois. S'il y a quatre évangiles, ce n'est pas le fruit du hasard. C'est plutôt l'œuvre de l'Esprit Saint. Il n'a pas permis que Jésus soit comme enclos dans le regard d'un seul disciple. Le mystère de Jésus Christ est si riche qu'il déborde toutes les approches particulières et qu'en un sens il échappe aux tentatives d'interprétation définitive. En cherchant à répondre à la question : Qui est le Dieu de Jésus Christ ?, ne prétendons surtout pas pouvoir dire le dernier mot. Continuons à porter la question et laissons la réponse ouverte, en constante élaboration... D'ailleurs, la vraie réponse ne peut être abstraite et théorique : la vraie réponse, c'est celle de notre vie de disciple, en marche à la suite du Christ, vers son Dieu et notre Dieu, son Père et notre Père.

Procédons par étapes : d'abord nous écouterons Dieu lui-même nous parler de Jésus, puis nous écouterons Jésus nous parler de Dieu, et surtout nous l'écouterons parler à Dieu.

Écoutons Dieu parler à Jésus et nous parler de Jésus

Dieu, dans l'évangile selon saint Marc, n'est pas un Dieu bavard, mais il sait intervenir à des moments clefs. La première fois, au moment du baptême sur les bords du Jourdain, alors que Jésus va commencer son ministère sur les routes de Galilée, de Judée et de Samarie. La deuxième fois, sur le mont de la transfiguration, alors que Jésus se prépare à monter à Jérusalem pour y vivre sa passion et mourir sur la croix.

Au baptême, Dieu parle directement à Jésus : *C'est toi mon Fils bien-aimé; en toi, j'ai mis tout mon amour* (1, 11). Paroles inaugurales et paroles fondatrices... Paroles nourricières d'un lien indestructible : Dieu se révèle Père de Jésus et un Père très aimant !... Dieu est pour Jésus son Évangile, sa Bonne Nouvelle !

À l'heure de la transfiguration, c'est à nous que Dieu s'adresse : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le.* (9, 7) Paroles

qui doivent nous guider dans cette réflexion... Paroles qui doivent nous inspirer tout au long de notre vie de croyants et de disciples... Oui, toute une vie pour écouter Jésus et mettre sa parole en pratique !

Écoutons Jésus nous parler de Dieu

Le Cardinal Martini considère l'évangile selon saint Marc comme un évangile pour les catéchumènes, c'est-à-dire pour ceux qui reçoivent une catéchèse en préparation à leur baptême, et il fait remarquer :

Il est peu question de Dieu dans l'évangile de Marc. Nous n'y trouvons pas, comme dans celui de Matthieu, par exemple au chapitre 6, des catéchèses simples mais fondamentales sur la Providence, sur « Notre Père ». Si nous considérons les statistiques, pour autant que nous pouvons leur accorder une valeur significative, nous trouvons 37 mentions du nom de Dieu dans Marc, contre 46 chez Matthieu et 108 chez Luc. « L'évangile du catéchumène » est donc plus discret sur Dieu que « l'évangile du docteur ». Nous faisons la même constatation à propos du mot « Père ». Nous le rencontrons 13 fois dans l'évangile de Marc, dont 5 fois seulement pour désigner Dieu. En revanche, Jean le cite des centaines de fois. C'est qu'une catéchèse sur Dieu Père fait partie de la formation du chrétien, tandis qu'on parle à peine de Dieu au catéchumène. (*Méditations sur l'évangile de Marc*, Éditions Saint-Augustin, 2000, p. 11)

Tout en ne perdant pas de vue cette discrétion au sujet de Dieu, repérons les différentes fois où Jésus nous parle de Dieu, en les regroupant :

- plusieurs de ces paroles se réfèrent au royaume de Dieu ou au règne de Dieu (1, 15; 4, 11.26.30; 9, 1; 9, 47; 10, 14-15; 10, 23; 14, 25; 12, 34). Jésus y donne les conditions pour entrer dans le royaume et il sait reconnaître ceux qui en sont proches;

- il invite à faire la volonté de Dieu (3, 35), à respecter les commandements et les pensées de Dieu (7, 9; 8, 33; 10, 9), à avoir foi en Dieu et à lui rendre ce qui lui est dû (11, 22; 12, 17);

- il nous dit plus spécifiquement qui est Dieu : sa bonté (10, 18) et sa puissance (10, 27; 12, 24);

- en lien avec l'Ancien Testament, il rappelle que Dieu a parlé à Moïse (12, 25), qu'il est le Dieu des vivants (10, 27), qu'il est l'unique Seigneur (12, 29) et le Créateur (13, 39);

- parlant plus spécifiquement de son incarnation, Jésus affirme qu'il est envoyé par le Père (9, 37) et qu'il n'a pas la connaissance du Père concernant les événements de la fin des temps (13, 32).

L'impression qui se dégage de tout cet ensemble est bien que Jésus a peu parlé de Dieu, mais qu'il était habité par son mystère et surtout qu'il vivait en Dieu. Et son but était d'éveiller ses auditeurs - et nous aujourd'hui - à ce mystère. On pourrait dire que Jésus, tel que nous le découvrons dans l'évangile selon saint Marc, a plus vécu en Dieu qu'il n'en a parlé !

Écoutons Jésus parler à Dieu

C'est surtout ici que Jésus nous ouvre au mystère de Dieu toujours plus grand, à travers deux paroles qu'il adresse directement à Dieu, au moment de sa passion et à l'heure de sa mort. Deux paroles, ça semble bien peu ! Mais en même temps, ce sont deux paroles d'un prix inestimable pour les croyants que nous sommes : dans la première, il prie son angoisse et, dans la seconde, il crie sa souffrance d'abandon... Deux paroles qui disent le mystère de sa relation à Dieu et le mystère de Dieu lui-même... Deux paroles toutes brûlantes de mystère et dont nous devons nous approcher avec un infini respect, comme Moïse s'est approché du buisson ardent en enlevant ses sandales... Oui, enle-vons toutes nos idées préconçues et laissons-nous guider par ces paroles jusqu'au mystère du Dieu toujours plus grand...

Première parole, alors que Jésus vit son agonie à Gethsémani : *Abba... Père, tout est possible pour toi. Éloigne de moi cette coupe. Cependant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux !* (14, 36)

Dans un commentaire particulièrement lumineux, le franciscain Éloi Leclerc nous permet de découvrir cette prière de l'intérieur, en communiant à l'humanité du Christ :

« C'est l'heure du silence de Dieu. L'heure où Dieu laisse l'homme être homme et se décider en toute liberté. Il ne lui dicte pas ce qu'il doit faire. Il appartient à l'homme d'assumer son destin et de lui donner sens. Mais c'est aussi l'heure où l'homme doit laisser Dieu être Dieu, dans l'adoration de son mystère. Jésus a demandé au Père

d'user de sa toute-puissance pour le sauver de la mort atroce de la croix, de la malédiction attachée à ce genre de supplice. C'est bien la première fois qu'en sa qualité de Fils il prie Dieu pour lui-même, pour son propre salut. Mais voici qu'il se reprend : « Non pas ce que je veux, dit-il au Père, mais ce que tu veux. »

Combien de temps a-t-il fallu à Jésus pour se ressaisir et retrouver sa respiration filiale ? Sa prière s'achève par une remise totale de soi à la volonté du Père. Il ne trouve la force d'accepter sa mort qu'en la regardant comme une volonté du Père, comme un dessein mystérieux du Père, qu'il lui appartient de réaliser. Comme un acte dans lequel le Père lui-même s'engage, au cœur du Fils. « La fin de la prière vaut mieux que le commencement », dit le Sage. Sans doute parce qu'à la fin de la prière le cœur de l'homme n'est plus le même; il a changé, il s'est allégé; il a jeté son souci et son angoisse en Dieu. Il a trouvé la paix dans une confiance absolue. Fort de cette confiance, Jésus se relève.» (*Le royaume caché*, DDB, 1987, p. 198-199)

Dans une réflexion assez semblable, le jésuite Albert Vanhoye, récemment nommé cardinal par le Pape Benoît XVI, affirme :

« C'est ainsi que la prière transforme le désir. Celui qui prie se soumet à une force d'attraction qui le délivre de lui-même. Son désir se conforme à la volonté du Père, quelle qu'elle soit, car il aspire avant tout à l'union des volontés dans l'amour. Sa prière se fait offrande (Hé 5, 7; 9, 14). Au lieu de se préoccuper de lui-même et de continuer à dire : « Père, sauve-moi de cette heure ! », il se dépasse lui-même et dit : « Père, glorifie ton nom ! » (Jn 12, 28). À Dieu de choisir la façon !

La prière commencée pour sortir de l'angoisse amena finalement Jésus à affronter résolument la situation qui provoquait son angoisse. Mais, ayant prié, il ne l'affrontait pas seul. Il pouvait dire : « Celui qui m'a envoyé est avec moi; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8, 29). L'épître aux Hébreux (5, 7) n'hésite pas à dire que la prière de l'agonie fut exaucée. Et, réellement, la prière du Christ « à celui qui pouvait le sauver de la mort » fut pleinement exaucée, dans la mesure même où, toute pénétrée du respect de Dieu, elle ne prétendit pas imposer un mode précis de délivrance. Jésus obtint effectivement la délivrance la plus complète, mais de manière paradoxale : c'est par la mort qu'il triompha de la mort, et non seulement pour lui-même, mais pour tous ceux qui lui étaient confiés (Hé 2, 14-15; 5, 9). « C'est en allant jusqu'au bout de l'angoisse qu'il ouvrit à tous, à travers l'angoisse, le chemin de la paix. » (*Le don du Christ*, Bayard, 2005, p. 38)

Prenons également le temps de remarquer que Jésus ne dit pas à son Père : « Si tu le peux... » mais bien « *Ce que tu veux...* » Il garde sa foi en la puissance du Dieu de l'impossible (cf. 9, 23; 10, 27; 11, 22; 12, 24)... Il garde sa foi dans le Dieu des vivants (12, 27) : s'il boit maintenant la coupe d'amertume (10, 30), il espère encore boire la coupe de l'alliance nouvelle et éternelle dans le royaume de son Père (14, 25). Il est sûr du lien indestructible qui l'unit à Dieu.

Deuxième et dernière parole, au Golgotha : le cri que Jésus fait entendre du haut de la croix alors qu'il est sur le point d'expirer : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* (15, 14). Parole qui en a scandalisé plusieurs, parole qui

demeure une véritable pierre d'achoppement même pour les croyants... Parole qui nous offre un infini à méditer et à contempler !

Le Cardinal Vanhoye nous aide à pénétrer ce cri d'angoisse et à le dépasser dans sa signification la plus profonde :

« La dernière parole de Jésus dans les récits de Marc et de Matthieu laisse entrevoir le paroxysme de l'angoisse. [...] Dans ce cri qui précède la mort : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », certains ont voulu voir l'expression du désespoir. Mais c'est là oublier que ces mots sont tirés d'un psaume (Ps 22, 1). Dieu lui-même a préparé les psaumes dans la Bible pour servir à la prière de ses fidèles angoissés : comment pourraient-ils être l'expression d'un total désespoir ?

Il ne faut pas pour autant passer à l'autre excès et vouloir exclure ici tout sentiment de désolation. Ce début de psaume exprime une désolation extrême, et il faut reconnaître qu'il correspond tout à fait à la situation de Jésus crucifié. Sur sa croix, Jésus est objectivement abandonné de Dieu, en ce sens que Dieu n'intervient pas pour le défendre contre ses adversaires et pour l'arracher à la peine capitale. Un semblable sort suscite dans l'âme humaine une angoisse profonde, qui porte jusque sur la relation avec Dieu. Et d'autant plus ici que la peine subie comportait un sens de malédiction (Ga 3, 13). Saint Paul ira jusqu'à dire littéralement : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous » (2 Co 5, 21). « Qui pourra sonder la profondeur de l'épreuve spirituelle que cette situation implique ? » (Ibidem, p. 38-39)

Et, poursuivant sa profonde réflexion, le Cardinal précise encore :

« Jésus, loin de se murer dans le désespoir, maintient son âme ouverte à Dieu. Il parle à Dieu. Il questionne Dieu. Et la forme même de la question suggère une attente. Elle n'est pas tournée vers le passé, mais vers l'avenir. D'instinct, les hommes éprouvés interrogent leur passé et demandent : « Qu'ai-je fait de mal contre Dieu pour qu'il me punisse de pareille façon ? » La question de Jésus mourant prend plutôt l'orientation inverse. Son sens précis n'est pas : « Pour quelle raison ? » mais : « Dans quel but ? » (*eis ti* en Marc; *hinati* en Matthieu). Elle demande ce que Dieu a en vue. La réponse est suggérée dans la suite du Ps 22 (v. 23-32) : ce que Dieu a en vue, c'est une vie nouvelle, au rayonnement extraordinaire. Telle est la réponse de l'Évangile : la Passion est le chemin de la Résurrection.

« [...] En criant à Dieu son angoisse, Jésus s'en remet totalement à lui. Mise au service de l'union des volontés, l'angoisse est ainsi dépassée. De ses ténèbres, jaillira la lumière de Pâques, qui fera resplendir, dans le don du Père au Fils et du Fils au Père, la gloire du mutuel amour. » (Ibidem, p. 39-40)

Jésus meurt en sachant que rien n'est impossible à celui qui croit (9, 23) et en donnant toute sa foi à ce Dieu pour qui rien n'est impossible (10, 27). Il meurt en témoin du Dieu de l'impossible : non pas le Dieu qui demande l'impossible, mais le Dieu qui donne l'impossible ! L'angoisse vécue par Jésus nous fait comprendre que la foi en Dieu ne supprime pas l'expérience de l'abandon, mais la foi au Dieu de Jésus Christ rend possible d'assumer cette expérience en nous ouvrant à l'espérance, en nous faisant découvrir un Dieu dont l'amour est fidèle par-delà l'expérience immédiate de l'abandon ressenti... C'est alors que

nous pouvons le plus intensément nous abandonner à lui, au-delà de ce que nous voyons et éprouvons ! C'est alors que nous pouvons consentir à perdre notre vie avec la certitude de la retrouver (8, 35).

Dans sa récente encyclique, intitulée *Dieu est amour*, notre Pape Benoît XVI fait voir comment ce cri garde toujours sa valeur pour nous aujourd'hui et que nous pouvons le faire nôtre devant *la souffrance incompréhensible et apparemment injustifiable qui est présente dans le monde*.

Nous pouvons crier nous aussi, comme *Jésus en croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Benoît XVI précise :

« Notre protestation ne veut pas défier Dieu, ni insinuer qu'en Lui il y a erreur, faiblesse ou indifférence. Pour le croyant, il est impossible de penser qu'il est impuissant ou qu'«il dort» (I R 18, 27). Ou plutôt, il est vrai que même notre cri, comme sur les lèvres de Jésus sur la croix, est la manière extrême et la plus profonde d'exprimer notre foi en sa puissance souveraine. En effet, les chrétiens continuent de croire, malgré toutes les incompréhensions et toutes les confusions du monde qui les entoure, en la « bonté de Dieu et en sa tendresse pour les hommes »(Ti 3, 4). Bien que plongés comme tous les autres hommes dans la complexité dramatique des événements de l'histoire, ils restent fermes dans la certitude que Dieu est Père et qu'il nous aime, même si son silence nous demeure incompréhensible.» (no 38)

De là combien il est vital pour chacun de nous d'apprendre à contempler longuement Jésus qui n'abandonne pas le Dieu qui l'a abandonné : c'est un sommet de la foi et c'est à ce sommet que veut nous conduire Jésus, *le chef de notre foi* (Hé, 12, 2)

Écoutons encore Jésus

Nous avons écouté Jésus nous dire qui est Dieu pour lui : un Dieu dont il fait la volonté du début à la fin de sa vie, un Dieu qui le fait accéder à l'impossible... Jésus est en droit de nous demander maintenant : « Qui est Dieu pour toi ?... Mon Dieu est-il ton Dieu ? » Il peut encore nous demander : « Sais-tu croire en ce Dieu qui peut te donner l'impossible ?... Crois-tu en lui, même lorsque tu vis l'expérience d'être abandonné de lui ?... Persistes-tu à lui crier ta foi qui souffre ?... » Oui, qui est Dieu pour chacun de nous qui voulons marcher à la suite du Christ ? La vraie réponse, c'est notre vie de disciple qui l'apportera : *Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma soeur, ma mère*, nous dit Jésus (3, 35) !

Qui est le Dieu de Jésus Christ ?... Qui est Dieu pour moi ?... Ces deux questions doivent nous accompagner

durant toute notre vie de croyant. C'est progressivement que l'Esprit nous fera entrer dans la réponse et qu'il nous guidera *vers la vérité toute entière* (Jn 16, 13) en faisant que le Dieu de Jésus Christ devienne aussi notre Dieu, notre Père, celui dont nous voulons faire la volonté nous aussi.

La réponse de chacun de nous est importante, elle est unique... En même temps, elle demeure limitée et elle doit rester accueillante aux réponses que les autres peuvent apporter, ouverte à l'incessante révélation... Dieu est toujours plus grand que ce que chacun de nous peut en dire... Nous ne pouvons nous saisir de Dieu pour l'enfermer dans une définition... Nous avons plutôt à nous laisser saisir par lui et à nous ouvrir toujours davantage à son mystère, en vivant de lui et en lui... C'est le mystère qu'est appelée à proclamer la polyphonie de toutes les voix humaines, rassemblées dans le Christ ! □

LE VRAI VISAGE DE DIEU

Rien ne me paraît plus saisissant que ce rapprochement, qui est emprunté d'ailleurs à la liturgie : « Adam a voulu se faire Dieu et il s'est trompé, il ne l'est pas devenu et maintenant Dieu se fait homme pour faire d'Adam un Dieu. » Donc, dans l'Ancien Testament, le péché suprême, le péché originel, c'est l'ambition de se faire Dieu. Dans le Nouveau Testament, l'intention première de Dieu, c'est de se faire homme pour faire de l'homme un Dieu.

Impossible d'exprimer mieux l'écart entre les deux Testaments, impossible de nous faire mieux sentir que les hommes qui ont écrit la Genèse, qui ont écrit le premier récit des origines, étaient

finalement loin de connaître le véritable esprit de Dieu. Ils ont vu Dieu à leur manière, ils ont vu Dieu comme une puissance jalouse de ses droits et qui va punir du dernier châtement l'homme qui



essaie de lui ravir sa primauté. Dans le Nouveau Testament, au contraire, c'est là justement l'intention première de Dieu de se communiquer et de faire de l'homme un dieu. [...]

C'est ainsi que l'humanité avant Jésus Christ, malgré tous ses efforts et bien qu'elle marche à la rencontre du Christ, ne pouvait pas, avant la Révélation qui est Jésus Lui-même, se faire du visage de Dieu une représentation véritable.

Il est donc absolument impossible de lire la Bible, de lire l'Ancien Testament sans oublier que nous sommes dans le tunnel. Il ne faut donc pas lire le Nouveau Testament à travers l'Ancien, mais bien l'Ancien à travers le Nouveau. Et cela change tout ! [...]

Rien n'est plus catastrophique que d'oublier cette distance entre l'Ancien et le Nouveau Testament et l'impossibilité pour l'homme avant Jésus Christ d'avoir de Dieu une révélation parfaite. N'oubliez pas que, dans l'Ancien Testament, ce n'est guère qu'au premier siècle avant notre ère que l'on commence à être sûr d'une vie éternelle. Jusque là, on ne concevait les récompenses et les châtiments que dans la vie terrestre, la prospérité étant le signe de la bénédiction et le désastre et le malheur le signe de la malédiction.

On n'envisageait pas, au moins couramment, que la vie éternelle est une vie auprès de Dieu. On ne connaissait pas la vie éternelle et tout se passait dans une fidélité à une loi qui promettait une récompense terrestre. [...]

Il est donc nécessaire que nous relisions toujours l'Ancien Testament à travers le cœur de Jésus Christ et que nous n'acceptons jamais, comme disait François dont le père Valensin a écrit la vie, de donner à Dieu un visage que nous ne voudrions pas avoir.

Comment a-t-on pu présenter l'enfer comme une rôtissoire inventée par Dieu, où Dieu plonge éternellement des créatures misérables qui sont dans d'épouvantables gémissements ? Il est clair que l'enfer peut être vu à différents niveaux et que l'enfer répond d'une manière générale à cette idée, à cette certitude qu'il y a une différence entre le bien et le mal, que par conséquent le bien et le mal ne peuvent pas aboutir au même résultat. Et cette idée profondément juste, il ne faut pas l'affaiblir, tout au contraire ! Il faut constamment souligner que le bien et le mal sont différents et qu'ils ne peuvent avoir la même issue. Encore ne faut-il pas oublier que, dans le Nouveau Testament, le Bien est Quelqu'un à aimer et qu'il faut devenir le Bien, ce qui fait déjà une immense différence, comme le mal est une blessure faite à Quelqu'un, et non pas d'abord la violation extérieure d'une loi extérieure à nous-mêmes. [...]

Mais il y a une autre conception de l'enfer, qui est la plus terrible pour un cœur qui aime, et c'est celle qui est représentée à Notre-Dame de Paris dans le grand tympan du portail central. [...] Le Jugement dernier, ce sont les morts, les morts qui se lèvent du sépulcre, puis qui se rendent en cortège vers leur destin, les bons vers le ciel, les méchants vers l'enfer et, tout au sommet de la scène, il y a Jésus : Jésus est assis entre les anges qui tiennent les instruments de la Pas-sion : la lance, la croix, l'éponge, les clous, la couronne d'épines, et Jésus montre ses plaies, Il montre ses plaies.

Voilà le Jugement dernier : « Je les aime, je les aime jusque-là, je les aime jusqu'à la mort de moi-même, je les aimerai toujours; éternellement, je les aimerai. S'il y en a qui sont perdus, ce n'est pas moi qui les perds, ce n'est pas moi qui les rejette, ce sont eux qui me

crucifient. » Voilà l'enfer du mystique, l'enfer qui a fait jaillir les larmes de saint François, qui l'a attaché à la Croix, qui l'a fait pleurer jusqu'à en perdre la vue sur la douleur de Dieu et qui a fait de lui cette croix vivante qui porte les blessures de l'Éternel Amour.

Et c'est ça l'enfer chrétien : un Dieu crucifié en nous si nous refusons de L'aimer, éternellement crucifié en nous si nous refusons éternellement de L'aimer. Alors le jugement, ce n'est plus le jugement de l'homme par Dieu, c'est le jugement de Dieu par l'homme.

« La Lumière luit dans les ténèbres, elle luit toujours, les ténèbres ne la reçoivent pas; Il est dans le monde et le monde a été créé par Lui et le monde ne Le connaît pas. Il vient chez les siens et les siens ne Le reçoivent pas. Et le jugement, c'est que la Lumière vient dans le monde et les hommes préfèrent les ténèbres à la Lumière. »

Il ne s'agit donc plus de trembler pour notre salut, mais de trembler pour la crucifixion de Dieu. Nous ne risquons rien du côté de Dieu. Comment est-ce qu'une mère pourrait être autre chose que mère ? Est-ce qu'une mère va supplicier son enfant ? Non, elle va prendre sa place. Est-ce que Dieu est moins mère qu'une mère humaine, quand elle est parfaite ? C'est impossible, Il est infiniment plus mère que toutes les mères. Nous ne risquons rien du côté de Dieu, c'est Lui qui risque tout de notre côté, car nous pouvons nous fermer, nous pouvons nous refuser, nous pouvons nous distraire, nous pouvons nous absenter et Il est sans défense contre nous.

Et c'est pourquoi le chrétien est déchargé du souci de son salut : il ne s'agit pas de se sauver, mais de sauver Dieu de nous, de sauver Dieu de nos

ténèbres, de nos limites, de nos refus, de nos absences, de nos distractions, afin, comme dit saint Paul, de ne pas éteindre l'Esprit. Dieu est Amour. Dieu n'est qu'Amour. Il ne peut qu'aimer et quand l'amour n'est pas aimé, il meurt. C'est ce que Dieu fait. N'importe qui peut Le tuer et c'est pourquoi Graham Greene a pu dire dans *La Puissance et la Gloire* : « Aimer Dieu, c'est vouloir Le protéger contre nous-mêmes. »

« Aimer Dieu, c'est vouloir Le protéger contre nous-mêmes... » Voyez : on a tout empoisonné quand on a fait du christianisme la religion du salut de l'homme, quand on a fait cet épouvantable calcul de mettre ses bonnes œuvres à la caisse d'épargne pour en toucher la récompense avec intérêts composés. C'est abject ! C'est justement parce que le Bien, c'est Quelqu'un, parce que le Bien, c'est le don de soi, parce que le bien, c'est un mariage d'amour, qu'un mariage ne peut être un calcul sans être un faux mariage. Il s'agit d'aimer Dieu pour Lui-même, de L'aimer en se perdant de vue, de L'aimer pour Lui donner en nous un espace où Il puisse répandre sa Vie, une transparence où Il puisse révéler son Amour. Impossible de faire avec Lui un calcul et un échange de maquignon.

C'est là le visage pascal de Dieu. Que l'on admette pédagogiquement pour les être primitifs - et nous pouvons nous-mêmes être des êtres primitifs à certains moments - que l'on admette provisoirement et pédagogiquement la peur, la crainte, soit. Que l'on entre dans les anxiétés de Lady Macbeth, qu'on soit dévoré de scrupules en s'entortillant dans ses propres fautes, soit encore. Mais que l'on ne donne pas à Dieu ce Visage que nous ne voudrions pas avoir. Le Visage de Dieu ne peut être que le visage de la mère qui se substitue à son enfant pour être frappée à sa place.

Et le véritable enfer, c'est, justement, que l'Amour soit crucifié par ce refus d'amour dont nous pouvons être la source.

C'est pourquoi nous allons nous mettre à l'école de saint François, le grand compatissant et, en le voyant tout identifié avec l'Amour Crucifié jusqu'à devenir cette voix vivante qui porte les stigmates de Dieu, nous demanderons de sauver Dieu de nous-mêmes, de ne

jamais poser volontairement une limite à sa Grandeur, nous souvenant justement que c'est Dieu qu'il faut sauver de nous et non pas nous de Dieu, et qu'aimer Dieu, c'est vouloir Le protéger contre nous-mêmes.

Tiré de **Silence, Parole de vie**, Maurice Zundel, Éditions Anne Sigier, 1990, p. 67-73.

Dieu : pour quoi faire ?

Claude Geffré, o.p.

Où est-il ton Dieu ? (Ps 42, 4). C'est la question que des millions d'hommes posent à chacun de nous, croyants. Même si le retour de Dieu est devenu un slogan à la mode, pour bon nombre de nos contemporains, la question de Dieu ne se pose même plus. Il ne s'agit pas de combattre l'existence de Dieu. Plus radicalement, la question de Dieu n'a pas de sens. Et d'ailleurs, si Dieu existait, à quoi pourrait-il bien servir ? Dieu... pour quoi faire ?

Des images qui s'effacent

Cette absence de Dieu dans le monde moderne est une épreuve redoutable pour notre foi. Mais il est impossible que cette épreuve ne nous oblige pas à purifier notre foi au Dieu vivant. Quand l'athée proclame la mort de Dieu, le croyant doit se demander s'il a vraiment déjà rencontré la Personne de Dieu, le Dieu qu'on adore en esprit et vérité. Il doit se demander s'il n'en reste pas à des idées et à des représentations sur Dieu qui sont des caricatures du vrai visage de Dieu. Dieu n'est pas mort, mais certaines images de Dieu sont bien mortes. Et c'est peut-être la leçon que l'athéisme contemporain est chargé de faire entendre aux chrétiens qui se contentent encore d'un Dieu trop humain.

Ainsi, par exemple, un Dieu qui ne serait que le Dieu explication du monde est mort. Le monde semble se passer très bien de Dieu. Dieu est devenu inutile pour la mentalité scientifique. Dieu, pour quoi faire ? Dans cette transformation prodigieuse du monde, l'homme ne rencontre plus que lui-même. Pareillement, le Dieu garant de l'ordre social est mort. L'homme moderne a pris conscience de son existence politique et de son autonomie. C'est pourquoi, la liberté totale de l'homme semble forcément contra-dictoire avec l'idée de Dieu conçu encore comme un Dieu-gendarme. Enfin, un Dieu qui ne serait que le Dieu complément des manques de l'homme est mort. Il ne s'agit pas de faire appel à l'intervention miraculeuse d'un *Deus ex machina* devant les contradictions et difficultés du monde.

Il s'agit de réduire les déficits de l'histoire par l'action la plus efficace et la plus généreuse. L'homme se sent désormais tout seul à porter la responsabilité du monde, et Dieu semble inutile dans la construction d'un monde meilleur.

De la sécurité à la foi

On voit donc que pour l'athéisme contemporain, Dieu est mort dans la mesure où il ne sert plus à rien. Si nous voulons dépasser l'athéisme, il faut alors nous demander si, nous croyants, nous n'avons pas fait du Dieu tout Autre de la Bible un Dieu trop humain, un Dieu qui ne serait plus que le Dieu de nos utilités quotidiennes et de nos sécurités domestiques. Face à l'indifférence des masses modernes, nous commençons peut-être à entrevoir le vrai sens de la question religieuse. La question religieuse commence à prendre un sens quand on ne la pose plus au niveau de l'utilité ou de l'inutilité de Dieu.

En d'autres termes, nous ne pouvons plus confondre le Dieu de la Révélation judéo-chrétienne avec le Dieu du théisme ou le Dieu des religions. Le Dieu de la Bible n'est pas un Dieu utilitaire, c'est d'abord le Dieu de l'histoire du salut, le Dieu de l'Alliance, le Dieu qui manifeste son vrai visage en Jésus Christ.

L'absence
de Dieu
dans le
monde
moderne est
une épreuve
redoutable
pour notre
foi.

Un Dieu vivant et jaloux

Le Dieu des religions, qui répond au besoin religieux de l'homme, est un Dieu qui répond presque trop bien à l'attente humaine. C'est le complément des manques de l'homme, c'est le Dieu explication du monde, qui satisfait les harmonies de l'esprit, le Dieu qui console, qui donne bonne conscience, le Dieu garant de nos sécurités familiales. Le Dieu chrétien n'est pas la suprême utilité de l'homme : c'est le Dieu vivant, qui glorifie, qui divinise sa créature bien au-delà de ses aspirations humaines. En christianisme, la réponse de Dieu dépasse totalement la question de l'homme. Il faut même dire que c'est Dieu lui-même qui crée la question (celle du salut par la révélation du péché) en même temps qu'il donne la réponse (la victoire sur le péché et sur la mort). À ce Dieu vivant qui continue d'intervenir dans notre vie et dans notre histoire comme il intervenait autrefois dans l'histoire d'Israël, répond justement la foi et pas simplement l'instinct religieux.

Dieu est bien en fait mon bonheur suprême et la réponse à toutes mes aspirations. Mais Dieu est un Dieu jaloux : il veut être cherché pour lui-même. Il ne veut pas être seulement le réservoir d'énergie où les chrétiens viennent puiser pour transformer le monde ou simplement assumer avec courage le combat quotidien de l'existence. Certains chrétiens s'étonnent de n'avoir pas de goût pour Dieu. C'est sans doute parce qu'ils ne cherchent pas Dieu pour lui-même, mais pour ses bienfaits. Le Dieu à la fois tout Autre et tout proche doit être cherché au-delà de nos utilités, dans le silence et la solitude du cœur, là où la gratuité de l'amour et de

l'adoration trouve sa propre justification. Qui n'a pas fait cette expérience dans la nuit de la foi n'a pas encore connu Dieu. L'insensibilité religieuse de nos contemporains qui ne croient plus qu'à l'efficacité ne devrait pas nous surprendre. La question de Dieu ne peut naître que chez celui qui a fait l'expérience d'une certaine gratuité, au-delà de ses utilités immédiates.

Dieu, pour quoi faire ? L'athéisme moderne nous invite à critiquer les faux visages que nous prêtons trop souvent à Dieu. On ne peut plus aujourd'hui badiner avec Dieu. Ou bien, nous sombrerons, nous aussi, dans l'incroyance ; ou bien, nous adorerons un Dieu qui ne soit enfin que Dieu. Ce Dieu-là, c'est le Dieu vivant qui met l'homme en question et non pas un Dieu à notre mesure, un Dieu qui ne serait que la projection des désirs de l'homme.

L'abandon à l'initiative de Dieu

Pour découvrir ce vrai visage du Dieu biblique, il faut se convertir, c'est-à-dire retrouver l'attitude de nos pères dans la foi. Trop souvent, notre foi est encore une foi utilitaire : elle consiste à prendre des assurances sur l'avenir, c'est-à-dire à mettre Dieu au service de nos projets encore tout humains pour notre vie ou pour la destinée du monde. Combien de fois au cours de l'histoire, les chrétiens ont-ils appelé Dieu à la rescousse pour justifier leurs entreprises les plus ambiguës.

La foi biblique est justement à l'opposé de cet utilitarisme religieux. Qu'il nous suffise de relire l'admirable chapitre 11 de l'épître aux Hébreux. La foi y apparaît comme l'abandon total de l'homme à l'initiative de Dieu dans sa vie. Ce n'est pas l'homme qui a l'initiative. C'est Dieu ; et la foi est justement la réponse obéissante à cette initiative. Les initiatives de Dieu peuvent être déconcertantes. Mais l'homme continue de faire confiance à Dieu, alors que, humainement, il ne sait pas. L'histoire sainte, c'est l'histoire d'hommes qui ne savent pas à quoi Dieu les appelle exactement. Mais ils font confiance à la Parole de Dieu : ils continuent d'avancer.

C'est l'histoire d'Abraham qui a obéi à l'appel de Dieu et qui pourtant n'a rien vu de la Promesse. C'est l'histoire de Moïse qui quitte l'Égypte, un pays d'abondance et de vie facile, pour partir au désert, sans eau ni nourriture ; et cela, pendant 40 ans... Son seul appui est sa foi au Dieu Rocher d'Israël. Lorsque Dieu se révèle à Moïse dans le Buisson ardent (Ex 3, 14), il se révèle comme une personne vivante qui se manifestera peu à peu en intervenant dans l'histoire de son peuple. Je serai qui je serai, peut-on traduire, c'est-à-dire vous verrez, à mesure que l'histoire se déroulera, qui je suis.

Le Dieu vivant continue d'intervenir dans notre histoire personnelle. Si nous sommes de vrais fils d'Abraham, notre foi consistera à nous adapter au jour le jour au plan de Dieu sur nous qui se dévoile peu à peu. Notre tentation constante, c'est de nous forger un Dieu à notre mesure et, au lieu de nous adapter à Lui par la foi, de l'adapter à nos besoins. La foi n'est pas une assurance sur l'avenir : c'est un combat. Le combat sera parfois rude, mais nous avons alors quelque chance de faire l'expérience du Dieu tout Autre et non pas d'un Dieu encore trop humain. Nous répéterons la parole de l'Évangile : Je crois, Seigneur, viens au secours de mon

incrédulité. L'absence de Dieu dans le monde moderne est une épreuve douloureuse pour tous les chrétiens. Mais elle est peut-être une invitation à chercher le Dieu caché - et non absent - au-delà de tous les dieux fabriqués à notre image dont nous nous contentons.

Un texte de Claude Geffré, tiré de **Un espace pour Dieu**, Cerf 1996.

www.spiritualité2000.com

Visage de Dieu

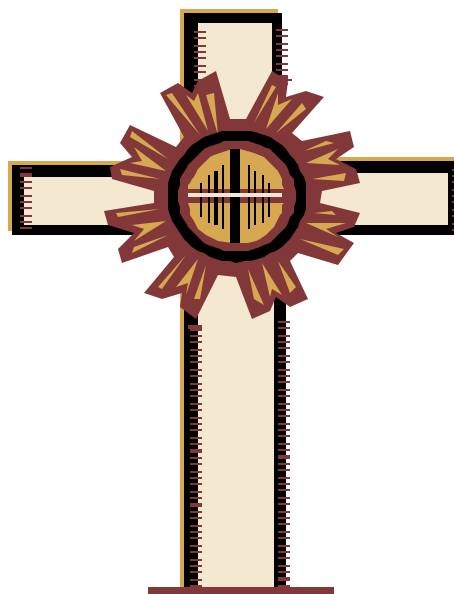
Visage de Dieu
je t'attends quand la tourmente me déchire
serais-tu caché
dans le geste de tendresse ?

Visage de Dieu
je te pleure en moi :
tu es encore insulté
par les crachats de la violence

je t'espère dans la bataille
seras-tu à la fin
Celui qui nous recueille ?

Visage de Dieu
je te contemple
dans la beauté de la terre des vivants

Visage de Dieu
je te cherche dans la nuit
es-tu... es-tu caché
dans l'homme en croix ?



Suzanne Schell

Jean-Baptiste De La Salle dans sa perception et son rapport à Dieu

Frère Gilles Beudet

Nous avons étudié précédemment¹, en quelques pages, le rapport à la Parole de Dieu dans l'expérience spirituelle de saint Jean-Baptiste de La Salle. On voudrait maintenant s'arrêter, dans un espace tout aussi parcimonieux, à la manière dont ce prêtre exceptionnel a vécu son rapport à Dieu.

L'entreprise est de ma part hasardeuse, j'en conviens; on songe à Augustin imaginant l'enfant qui voulait verser la mer dans une petite cavité faite dans le sable de la plage ! Et pourtant, il nous faut relever le défi. Nous ouvrirons quelques fenêtres, nous donnerons quelques pistes. Une manière de mettre en appétit... de recherche ou de méditation.



Un point d'appui pour soulever le monde

« ***Nous ne sommes en ce monde que pour aimer Dieu et pour lui plaire*** », telle est l'affirmation massive de Jean-Baptiste de La Salle, lancée d'entrée de jeu dans sa méditation 90 au premier point. Telle est la mission du chrétien; tel est l'objectif majeur de sa vie. Telle est évidemment l'attitude fondamentale de La Salle vis-à-vis de Dieu. C'est en quelque sorte son « levier pour soulever le monde ». Pour Jean-Baptiste de La Salle, Dieu est l'Être qu'on a le goût et le « besoin² » d'aimer.

Au-delà du principe énoncé, La Salle, toujours bon pédagogue, explique comment vivre cet objectif³. « Nous pouvons prouver notre amour, en trois manières : a) avoir une haute estime de Dieu; b) ne nous attacher qu'à lui [comme choix prioritaire et absolu]; c) faire toutes nos actions pour Dieu. » La haute estime suppose que l'on se fasse « une idée de Dieu », l'attachement fait de Dieu notre unique maître, l'agir-pour-lui est une conséquence qui devrait aller de soi, si nous n'étions pas si « ondoyants et divers » en tant qu'humains vacillants.

Notons que cette troisième preuve de notre amour correspond à l'une des consignes majeures que Jésus nous a données dans l'Évangile : « Porter du fruit » ou « rester vigilants ». Le disciple de Jésus doit « porter du fruit », et ne pas être ce serviteur négligent qui va cacher son « talent » pour le sauver sans le faire fructifier, ni ces vierges insensées qui ne songent pas à se faire des réserves d'huile.

¹ *Reflets lasalliens*, septembre-octobre 2005

² La Salle parlera plus volontiers de « devoir », dans le sens de convenance. C'est notre « loi de gravité », parce que « gravité » contient surtout attirance, plus que « appel du bas ».

³ Je synthétise la pensée de La Salle qui la formule dans son style dix-septième siècle.

Faire nos actions pour Dieu, c'est aussi faire des actions qui ont pour but de procurer la gloire de Dieu.

En ce sens, on trouve dans la vie de La Salle au moins deux événements majeurs qui illustrent son dévouement entier à la cause de Dieu. Presque au début de la communauté des Frères, en 1682, il écrit aux échevins de Château-Porcien qui lui réclament des maîtres : « Quand je ne prendrais que très peu d'intérêt à ce qui regarde la gloire de Dieu⁴, il faudrait que je fusse bien insensible pour ne pas me laisser toucher par les instantes prières de Monsieur votre doyen⁵... » (Lettre 111, du 20 juin 1682). Il affirme que son premier mobile est « la gloire de Dieu », le second mobile est une affaire de bienséance et de civilité à l'égard du doyen de Château-Porcien.

Ce fait nous démontre comment La Salle était à l'écoute de Dieu et à la recherche de ce qu'il pourrait faire pour lui plaire. Songeons au récit qu'il écrit dans son mémoire des « commencements » : **« Dieu... voulant m'engager à prendre entièrement le soin des écoles, le fit d'une manière imperceptible et en beaucoup de temps, de sorte qu'un engagement me conduisit dans un autre, sans l'avoir prévu dans le commencement. »** (Blain I, 169; cf. Campos I, 87, 91, 117 ss). C'est Dieu qui prend l'initiative dans la vie de La Salle, comme dans le destin de Samuel. On perçoit le serviteur aux aguets : **« Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ».**

On pressent la place centrale que tiendront dans la spiritualité personnelle de La Salle, les inspirations⁶ de Dieu.

⁴ C'est une façon subtile de faire saisir aux échevins qu'il travaille avant tout par la gloire de Dieu.

⁵ Terme équivalent de curé.

⁶ MF 125,2. En conclusion de mon étude sur les inspirations (Thèmes lasalliens, vol. 2), j'écrivais :

Cette espèce de dialogue permanent qui place le disciple dans les courants d'air et le tient en disponibilité pour la gloire de Dieu. « Ne rien faire que pour l'amour de Dieu ».

L'engagement auprès de Château-Porcien témoigne de la dévotion de La Salle à la gloire de Dieu. Je n'ai pas besoin d'insister pour que vous trouviez le second moment majeur où La Salle s'engage pour la gloire de Dieu; c'est celui de son vœu radical de 1691, vœu qu'il ratifie et explicite en 1694 : « Je me consacre tout **à vous pour procurer votre gloire** autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi. » Toujours l'objectif central : « procurer la gloire de Dieu ». « Faire toutes ses actions pour Dieu » (Méd. 90,1).

Le mouvement constant qui anime le service de Dieu s'inscrit dans le théorique et dans le pratique, dans le mystique et dans le concret. Je dirais volontiers envers le « Dieu contemplé » et envers le « Dieu compagnon ». Nous commençons par une « haute estime de Dieu », une conscience de sa grandeur et de sa présence universelle et englobante. Nous savons combien La Salle a cultivé la « présen-ce » de Dieu. C'est l'un des traits dominants de son attitude vis-à-vis de Dieu. Rappeler la présence de Dieu à divers intervalles de la journée, adorer Dieu présent en entrant dans les salles (places) de la maison, se mettre en présence de Dieu pour commencer son oraison, cultiver le silence dans la maison, dans les rues, afin que le cœur puisse saisir le pouls de Dieu... Telles furent autant de pratiques qui l'ont mené

« L'inspiration nous met sur la voie de préférer Dieu à toutes choses, et elle a donc pour but un plus grand amour de Dieu ».

à affirmer, comme fruit de sa propre expérience, que la présence de Dieu est « dès cette vie, un bonheur anticipé du ciel » (Méd. 179, 3). Cet exercice de la présence de Dieu rapprochait dans une même démarche le « Dieu contemplé » et le « Dieu compagnon » de tous les instants. Non pas Dieu comme une abstraction, sorte de Dieu des philosophes, mais Dieu-Père « sensible au cœur ».

Fasciné par la grandeur divine, notre cœur est gagné. « Rien ne nous séparera de l'amour de Dieu. » La Salle ne se limite pas à compter sur l'adhésion émotive; il veut encore justifier logiquement cette option de l'attachement à Dieu « qui seul est notre Seigneur et notre Père » et il fait écho aux propos de saint Paul (1^{ère} aux Corinthiens, 8, 6). À qui d'autre nous attacherions-nous « qu'à celui qui nous a tout donné » ?

La Salle écrit, très joliment : « **Dieu est notre centre et notre véritable fin. Il ne désire rien de plus sinon de voir que nous ayons une pente et une inclination continuelle vers lui**⁷ ». Nous reconnaissons dans ces expressions des termes qui appartiennent à l'expérience amoureuse au dix-septième siècle. Pente est synonyme de penchant. Avoir un penchant pour Dieu ! Le terme est aussi synonyme d'inclination. Ainsi Molière fera interroger un de ses personnages en ces termes : « N'auriez-vous point quelque secrète inclination (personne aimée) avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât ? » (*L'amour*

⁷ OC Da, 201,1; 201,2. Il vaut la peine d'aller lire ces passages des *Devoirs d'un chrétien*, dans les *Œuvres complètes*. C'est un texte touffu, passionné, entremêlant amour de Dieu et amour du prochain. Il explique à sa façon ce que signifie aimer Dieu de toute l'étendue de son esprit, de toute l'affection de son cœur et de toutes ses forces. Il faut prendre le temps d'en savourer les éléments.

médecin, I, 3). La Salle traduit donc ici une attitude amoureuse vis-à-vis du Père souverain.

Actions pour la gloire de Dieu découlant de notre estime pour Dieu et de notre attachement à son Amour : voilà trois preuves de l'amour de Dieu qui est au cœur de la vie de saint Jean-Baptiste de La Salle.

La splendeur de Dieu

Quel Dieu De La Salle contemple-t-il ? Quel Dieu est son compagnon de chaque instant ? Celui qu'il contemple, c'est le Dieu possédant « toutes sortes de perfections qui sont infinies et qui le rendent infiniment aimable ». Le saint prêtre nous a demandé dans la Méditation 90 : « Êtes-vous souvent entrés en admiration de ses grandeurs infinies ? » Parmi elles, La Salle relève sa « sainteté » et son « essence ». On comprend aisément la « sainteté » de Dieu; elle est celle que le psalmiste a exaltée⁸, celle que le Juif pieux vénère entre toutes, elle est aussi celle que nous célébrons avec les mots du *Sanctus* à la messe. Quant à l'essence, c'est l'être de Dieu par lui-même : de cet être, Jean nous a donné le portrait total : « Deus caritas est⁹; Dieu est charité ».

On n'explique pas l'amour : il « est celui qui est »; il s'exprime de soi, par nature. Il explose. Il envahit. Ainsi Dieu envahit : amour par essence. Amour, « diffusif de soi » comme dit Thomas d'Aquin. Amour inclut miséricorde.

⁸ Psaumes 30, 60, 65, 89, 93, 102 par exemple. Aussi, psaume 77(76), v. 14.

⁹ I Jean 4, 8, 16. Ce terme exprime à la fois : amour, affection, tendresse.

Toute image matérielle appliquée à Dieu demeure impropre puisque Dieu est esprit infiniment parfait qui ne peut être mesuré avec les yeux charnels... On peut seulement donner des similitudes infiniment distantes de la réalité. Il vaut mieux regarder du côté de la pensée. Dieu est pensée immortelle : il dit et tout a été fait¹⁰.

Il va de soi que, dans le langage de La Salle, Dieu est père, fils et esprit saint. D'ailleurs, je ne connais pas d'auteur spirituel qui ait mieux exprimé la dynamique de la vie divine¹¹ que De La Salle dans le passage suivant :

« Le Père engendre le Fils parce que, se connaissant, il produit le terme de sa connaissance, qui est l'expression de lui-même¹² et le même Dieu que lui;

¹⁰ J'exprime ici la substance des propos de Jean-Baptiste de La Salle dans DA 102, 0, 1 jusqu'à DA 102,0,5.

¹¹ J'emploie l'expression : « dynamique de la vie divine » de préférence à la vie « trinitaire » car l'idée de trinitaire semble proposer des solutions de continuité alors qu'en Dieu tout est concomitant dans le mouvement d'Amour qui est son essence. Jean-Baptiste de La Salle souligne bien que les personnes sont « distinctes » mais « pas séparées ». (DA 102,0,7) Peut-être La Salle fournit-il ici une synthèse de la pensée thomiste. Je la préfère même à celle donnée dans le *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*, numéros 48 et 49.

¹² La Salle exprime clairement ici le sens de « fils » selon la mentalité sémitique, i.e. qui participe de... Le « fils » en question n'est pas un être incarné; cela viendra à un moment de l'histoire humaine. Ainsi le Fils en Dieu, dans la dynamique trinitaire, n'est pas un être distinct de Dieu (distinct du Père, oui, mais pas distinct de Dieu), sinon on aboutit à trois dieux, ce qui n'est pas conforme aux « trois personnes » en Dieu. L'équivoque tient au sens que nous donnons au mot personne dans notre culture actuelle. L'Esprit Saint et le Fils ne sont pas des colocs... chez le Père !!! Dieu est UN ! Sur la portée du terme « personne », Hans Küng nous offre une réflexion éclairante dont je ne cite qu'une partie, faute d'espace : « Contrairement à jadis, ce n'est plus le

le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit parce que s'aimant mutuellement ils produisent le terme et l'objet de leur amour, qui est la personne¹³ du Saint-Esprit; comme c'est Dieu qui est le terme et l'objet de l'amour du Père et du Fils, le Saint-Esprit est le même Dieu¹⁴ que le Père et le Fils.

Quoique le Père produise le Fils et que le-Père-et-le-Fils produisent le Saint-Esprit, l'un n'a pas été devant l'autre, et ils sont tous trois éternels; ce n'est cependant qu'un éternel, parce que ces trois personnes ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. » (DA 102,0,8) La Salle fait très bien sentir aussi l'unicité de Dieu (DA 102, 0, 8). Son approche doit sans doute beaucoup à saint Thomas, mais je n'en fais qu'une hypothèse. Il me semble que notre docteur en théologie a réussi une merveilleuse synthèse personnelle qui a été inspirante pour ses choix de vie.

Je m'étonne que dans sa méditation sur la Trinité, La Salle se limite à parler

sens ontologique, mais le sens psychologique qu'on entend désormais dans le mot « personne » ..Il ajoute : « Il n'est donc guère étonnant que la doctrine traditionnelle des trois personnes soit comprise vulgairement et largement comme une doctrine de trois dieux ... pour des Juifs et des musulmans, elles est devenue le scandale chrétien par excellence. » (Hans Küng, *Dieu existe-t-il ?* Seuil, 1981, p. 730). Beaucoup demeurent et demeureront dans une ignorance obstinée. Je me permets de recommander aussi la lecture du livre de François Bousquet : *La Trinité...tout simplement*, Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, Paris, 2000.

¹³ Le mot « personne » pourrait s'entendre comme une « résultante » avec toutes les nuances nécessaires.

¹⁴ Ce concept intelligent me permet de déplorer la tradition artistique qui transforme le Saint-Esprit en oiseau. Je ne me résous pas à voir une colombe comme personne de la sainte Trinité. Comment a-t-on pu voler si bas ! Et continuer de le faire sans rectifier la dérive. Nous sommes tout de même en 2006 ! Pas au Moyen Âge !

de « mystère » à plusieurs reprises et qu'il n'y offre pas ce même discours lumineux. Peut-être question de genre : la méditation n'est pas l'exposé doctrinal. Il ramène pourtant la Trinité à « ce Dieu Tout-puissant » qui « remplit le monde (entier) de sa gloire et de sa majesté » (Méd 46, 1), ajoutant : « il n'y a que lui qui par lui-même soit quelque chose » (ib.) Le « quelque chose » ne peut pas se prendre au premier degré, mais il veut marquer une existence réelle et indépendante.

Dans sa conception de Dieu créateur, La Salle n'invente rien; il adhère au discours de son temps qui se réduit à la lettre de la cosmogonie biblique du monde connu à l'époque de la Genèse... On sait que l'Église s'y est tenue longtemps, voire trop longtemps. En fait, ce récit nous en apprend plus sur l'homme et ses limites cognitives que sur Dieu comme tel. L'axiome est connu : **Quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur** : *Tout ce qui est reçu est reçu en fonction du récipient... (y compris dans l'apprentissage humain).*

Quant à l'expérience intime de Dieu, au cœur de Jean-Baptiste de La Salle, c'est une autre question. On peut penser qu'elle s'enracine dans quelques-uns des attributs qui se retrouvent sous la plume du saint Fondateur :

« Dieu conduit et règle tout d'une manière admirable et avec une grande SAGESSE¹⁵, il est si BON¹⁶ qu'il pourvoit à tous les besoins de ses créatures, il est si JUSTE qu'il donne à chacun de

¹⁵ Ces termes se retrouveront au début du mémoire sur les commencements.

¹⁶ C'est une formule qui se retrouve au début des Méditations pour le Temps de la Retraite...

nous ce qu'il a mérité¹⁷, et il est si PUISSANT qu'il peut faire tout ce qui lui plaît et qu'il fait en effet tout ce qu'il veut : en sorte qu'il n'y a rien ni personne qui puisse résister à sa volonté. » (DA 102,0,5)

L'énumération est positive : sagesse, bonté, justice, puissance... Notons que la justice mentionnée ici marque plus l'équité que la rigueur. De La Salle est certainement entré souvent « en admiration de ces grandeurs infinies ». Le visage du « Dieu compagnon » est maintes fois rappelé dans les prières où le langage est davantage d'ordre relationnel. Il fera dire au pécheur : « En considération de votre bonté toujours sans borne, remettez-moi encore une fois au nombre de vos enfants¹⁸ » ou « Regardez-moi, mon Dieu, des yeux de votre miséricorde comme vous avez regardé saint Pierre après son péché¹⁹... » « Ne pouvant vous empêcher de faire du bien, vous me regarderez d'un œil favorable et n'aurez plus d'égard à mes péchés²⁰. » « Père Éternel dont l'amour et la tendresse pour les pécheurs sont incomparables, je vous rends grâce²¹... »

Ces considérations de la relation à Dieu ne tiennent pas compte du rapport à Jésus-Christ chez Jean-Baptiste de La Salle; bien qu'on ne puisse séparer Jésus de Dieu. À cet égard, *l'Explication de la méthode d'oraison*, dans sa section sur la présence de Dieu, nous offrirait encore

¹⁷ Ici La Salle envisage une justice de récompense. On le verra évoquer la justice divine qui prévaudra au jugement dernier, mais il s'inspire de citations de saint Jérôme entre autres. Aussi La Salle rappelle parfois à ses éducateurs qu'ils auront des comptes à rendre : « Dieu vous demandera âme pour âme » (MF 186, 3, 2) (MTR 203.3.1; 205, 2, 2;).

¹⁸ I 3, 3,2 (Instructions et prières)

¹⁹ I 3, 12, 1.

²⁰ I 3, 25, 2.

²¹ I, 3, 34, 1.

d'excellents éclairages sur la relation du fondateur dans son intimité avec le Père. Cela est sensible dans ce qu'il dit du Notre Père : « Pourquoi donnons-nous à Dieu le nom de Père plutôt que celui de Maître ou de Notre-Seigneur ? » Il répond : « C'est parce que Dieu veut²² qu'en le priant nous lui parlions avec la même confiance que les enfants parlent à leur Père. »

Pourquoi plaire à Dieu ?

Ce que j'aimerais aborder pour conclure cette brève étude, c'est le corollaire : pourquoi faut-il plaire à Dieu et l'aimer ? On déplaît à Dieu par le péché, qui met une sorte de barrière, de nous à Dieu. Mais il ne faut pas trop absolutiser en ces matières. Dieu n'est jamais bien « loin » et La Salle souligne l'extraordinaire besoin que nous avons de lui : « Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je fasse rien qui vous déplaise puisque je ne puis pas me passer de vous (Ps 25,15) pour faire aucun bien (Jn, 15,5) (EM 2, 23, 4).

On peut dire que, selon La Salle, on plaît à Dieu par le regret et le rejet du péché, par la pénitence et la satisfaction. N'allons pas nous imaginer, malgré les apparences, un Dieu masochiste qui se plairait à voir souffrir les humains. Mais tout comme on sait s'excuser pour se faire pardonner une inconduite envers une personne, on a tendance à transposer cela dans le monde spirituel et à penser, à tort ou à raison, que nos sacrifices, nos mortifications, notre pénitence puissent servir à réprimer notre tendance au péché. C'est notre psychisme qui requiert cette discipline. *L'agere contra* du sage Ignace de Loyola. Ne cherche-t-on pas aussi à lancer un signe au Père

²² C'est pourtant Jésus-Christ qui nous a appris à lancer cet appel vers « Dieu-Abba ». Il était évidemment l'interprète du Père.

que nous sommes prêts à payer pour nos bêtises et que nous voulons travailler à les éliminer ?

Rappelons-nous ici un fragment de notre vénérable prière du soir, rédigée par le fondateur, au début de l'Institut : « J'accepte de bon cœur toutes les peines et les misères que vous voulez que je souffre en cette vie, parce que tel est votre bon plaisir, et qu'elles me procureront un bonheur éternel; et comme je veux tâcher de vous plaire dans toute ma conduite, faites, ô mon Dieu, que j'aime tout ce que vous aimez, et que je haisse tout ce qui vous déplaît²³. » Chercher à plaire à Dieu comporte un rapport de convenance : amour pour amour.

Plaire à Dieu nous met à l'abri de punitions que nous aurions méritées, du moins selon notre manière de voir. Mais plus encore, plaire à Dieu nous procure un état de bonheur et de paix²⁴. D'ailleurs, se soucier de plaire à une personne que l'on aime, n'est-ce pas l'attitude la plus spontanée, la plus courante, le plus logique et, faut-il le dire, la plus payante ?

Dans un traité aussi court, il nous été impossible d'envisager tous les aspects de ce thème : le rapport de Jean-Baptiste de La Salle avec Dieu. À nouveau, c'est une thèse détaillée qui s'imposerait. On

²³ Je crois que les *Œuvres complètes* ont omis d'inclure ces prières parmi les « Écrits personnels » du fondateur. On doit les retracer dans les anciennes éditions de nos *Manuels de piété*. Je me demande aussi si l'on a eu soin de trouver une place pour les passages connus du « mémoire des commencements » qui ne sont pas à négliger.

²⁴ « Faites attention lorsque vous avez quelque chose à faire, mon très cher Frère, que l'on n'est heureux en ce monde que quand on fait les choses dans la vue de Dieu, pour son amour et pour lui plaire uniquement. » (LI 088 01)

serait peut-être étonné de la variété et de la richesse de nuances qu'apporterait une semblable recherche.

Cependant, les aperçus que nous avons pu donner, tout brefs qu'ils soient, ne seront pas inutiles. Certains seront

d'ailleurs des découvertes qui nous avaient échappé peut-être. Car c'est dans une lecture fréquente de ses écrits qu'on se procure ainsi le plaisir de belles trouvailles, enfouies dans un ensemble touffu, qu'il fait bon d'explorer d'un œil alerte et d'un cœur empathique. □

« Papa ! C'est moi ! »

Élaine Champagne

Il y a parfois des événements du quotidien, des événements tout simples qui nous parlent très fort, sans que l'on sache exactement ce qu'ils viennent éveiller en nous. Ces situations, ces paroles restent gravées en nous jusqu'à ce qu'un jour, nous en découvrons la clé. Il arrive souvent que cette clé soit d'ordre spirituel... Ou plutôt qu'elle nous ouvre sur le spirituel.

Une grand-mère, qui venait de découvrir l'une de ces clés, me racontait, il y a quelque temps, un souvenir précieux qu'elle avait de l'un de ses petits-enfants. Elle était en visite chez son fils qui travaillait dans son bureau, à la maison, quand arrive son petit-fils Victor, âgé d'environ 4 ans, qui rentrait de la pré-maternelle. Sitôt rentré, Victor s'est écrié d'une voix énergique, assurée, joyeuse et enfantine : « Papa ! C'est moi ! ». Ces simples mots s'étaient gravés profondément dans le souvenir de la grand-mère si bien que, longtemps après, elle les entendait toujours avec autant d'intensité. Elle y percevait quelque chose qui, dans sa grande simplicité, portait comme une densité difficile à nommer. « Maintenant, je sais ! », me raconte-t-elle. « Il y avait là quelque chose de profondément spirituel... » Suite à notre conversation, je me permets avec vous de relire ce petit événement et d'en déployer les possibles.

« Papa ! C'est moi ! » Le père est encore hors de vue, mais le ton dit la hâte, l'anticipation, la joie de se revoir ! « Ça y est ! Je suis près de toi ! » « Je suis heureux de te retrouver ! » La joie de la rencontre après l'attente. La joie, simplement.

« Papa ! C'est moi ! » Le père est nommé : « papa ! ». Victor interpelle quelqu'un de bien précis, que nous devinons qu'il aime puisque lui sont adressées ses premières paroles. Et le « c'est moi ! » porte toute l'assurance de la reconnaissance. Victor sait que son père le reconnaîtra. Comme enfant, il découvre qui il est, dans sa relation avec son père qu'il retrouve. Il n'est pas n'importe qui : Victor est le garçon de papa. Pour que le « moi » puisse se dire, il faut qu'il y ait reconnaissance par un autre, par un « toi », et un « toi » aimant.

De ces retrouvailles de fin de journée, Victor peut également trouver la sécurité. « Ça y est, je suis rentré ! Je suis enfin de retour avec toi ! » La sécurité de la maison, la sécurité du parent protecteur, la sécurité de la prévisibilité du temps, la

sécurité si nécessaire aux tout-petits. « Papa ! C'est moi ! Je sais maintenant qu'il n'y a plus de danger ! »

Mais l'assurance de Victor, l'assurance des petits peut encore se lire autrement. Cette assurance des enfants étonne souvent les « grandes personnes ». Et bien qu'elle puisse faire sourire, la phrase de Victor peut aussi signifier un certain : « Ne t'inquiète pas maintenant, je suis rentré, je suis là ! » Cette fois, c'est l'enfant qui veut rassurer son père, qui veut apaiser son attente, qui veut le conforter dans son anticipation. « Tu peux être tranquille maintenant, je suis là ! » Tout se passe comme si l'enfant se sentait cette part de responsabilité que normalement portent plutôt les parents envers leurs enfants. Bien sûr, l'enfant imite ses parents dans ses attitudes et ses comportements. Mais les mots de Victor peuvent également ouvrir une perspective beaucoup plus vaste et témoigner, dans ce moment privilégié, du souci confiant et protecteur de l'enfant pour ses parents. Comme l'adulte rassure son enfant par des mots simples : « Ça va, je suis là ! », ainsi peut-être, Victor rassure son père : « Papa ! C'est moi ! » Des paroles, signe d'amour réciproque.

... et comme
une prière à
reprendre
tout au long
de notre vie :
« Papa,
c'est moi ! »

Une chose est certaine : les mots de Victor affirment haut et fort sa certitude d'être attendu. Ils disent sa conviction profonde que son père l'attend, que quelqu'un est là pour lui, qu'il est aimé. Sa confiance est large et généreuse, entière, en même temps qu'elle dit aussi un peu de son autonomie grandissante. Il croit, il sait que son retour à la maison vient combler l'attente de son père.

Les textes bibliques nous parlent aussi d'un Père. Celui-là même qui a dit, par la voix de l'Esprit, le jour d'un certain baptême : « Tu es mon Fils bien-aimé » (Lc 3,22) Parole adressée au Fils Unique, Jésus; parole adressée aussi à chacun de nous. Parole de Dieu pour nous, ses enfants. Et comme une prière à reprendre tout au long de notre vie : « Papa, c'est moi ! » □

www.spiritualité2000.com

L'unique visage de Jésus - Des générations de croyants ont désiré contempler Dieu face à face. Contempler la face de Dieu... « C'est ta face que je cherche, ne me cache pas ta face », voilà le cri d'un peuple qui aspire, de toute ses forces, « à la révélation des fils de Dieu » (Rm 8, 19). Voir Dieu face à face, n'est-ce pas la plus grande marque d'intimité que le Seigneur puisse nous donner ? Ce visage que nous contemplons est unique. Que ce soit celui de la transfiguration, que ce soit celui du calvaire, c'est l'unique visage de Jésus qui se donne à nous pour qu'à travers lui, Dieu le Père nous soit révélé. Nous ne pouvons pas le démembrer. Si nous avons aimé être au Thabor, il nous faut accepter d'être au calvaire avec l'assurance que le Seigneur est bien le roi de gloire et de miséricorde et ce, même sous les traits meurtris de Jésus en agonie. (P. Bruno Concalves, c.o)

Associé de septembre

Yves Gaudreault, associé

Bonjour à tous,

C'est avec joie que je prends la plume, ici, pour faire apparaître quelques bribes du parcours qui m'unit à vous, mes frères, et qui m'a conduit à devenir associé formel en septembre dernier. Voici donc ce qui monte tout naturellement.



Il importe d'abord de dire que ma compréhension du mouvement associatif nous unissant, frères et laïcs, m'est venue lors d'un séjour en terre française à l'été 1996 et ce, même si j'œuvrais à la Villa des Jeunes depuis déjà douze ans comme animateur. Suite à une première semaine de formation lasallienne à Quimper avec des délégations de plusieurs pays francophones, notre groupe d'étudiants devint, la semaine d'après, une formation de pèlerins qui eut le privilège, entre autre, de faire un saut de quarante-huit heures à Parménie... Ô Parménie, que de secrets auras-tu confiés à ceux qui t'auront visitée !

Marchant en solitaire après un repas léger, et tout plongé dans ma réflexion, je me dirigeais dans le sentier qui se prend tout juste derrière l'autel de granit sous le soleil, à cent pas de la chapelle où pria abondamment le fondateur lors de sa retraite sur la montagne. En méditation devant un décor de carte postale, j'aboutis aux fondations même de l'ancienne chaumière où logeait celle que le saint appelait affectueusement, sœur Louise. D'un bond, je sautai dans le creux de six mètres par sept, au fond duquel poussaient une multitude de petites fleurs bleues striées de minces lignes jaunes. Tout envoûté par ce qui se présentait sous mon regard, je souris à la pensée de me savoir à l'endroit exact où l'honorable dame entreposait mille et une choses importantes pour elle. Moi qui suis collectionneur d'à peu près tout ce qui est fragile, j'imaginai de vieilles images sur la

gauche ou des encriers, vidés de leur contenu, sur la droite... Je vécus là un temps d'éveil, une expérience du sommet.

Sœur Louise, cette laïque n'appartenant à aucune communauté religieuse, en fait, se présentait à moi comme l'une des premières à avoir développé le charisme lasallien en partenariat. À l'intérieur de ce réduit de vieilles roches superposées, je compris que le mouvement de complémentarité qui m'unissait aux Frères des Écoles chrétiennes était présent dans l'Institut depuis ses tout débuts, qu'il devait s'y agrandir dans l'ombre jusqu'à la reconnaissance actuelle. Je me voyais, en ce point précis du monde, non pas comme un des premiers d'une nouvelle réalité, mais plutôt comme un « énième » partenaire en mon âme et conscience; héritier d'une tradition qui n'a jamais fait de bruit jusqu'au chapitre général de 1993 où cela est devenu une dimension prioritaire.

Six mois plus tard, invité par notre frère André Dubuc, je m'adressais aux Frères en retraite à Loretteville sur la vision que je me faisais du partenaire. Cela fit l'objet d'un article dans *Reflets lasalliens*, volume 5, numéro 6, et où je notais, en particulier, les attitudes que j'entendais éviter ainsi que celles que j'espérais développer dans mes avancées vers le mouvement pro-actif qui accouchait tranquillement en cette fin de deuxième millénaire.

Pour ma part, je commençai à m'investir dans le mouvement lasallien le jour où je rencontrai frère Fernand Morasse sur les bancs de l'Université du Québec (UQAC), à l'automne 1979, alors qu'il revenait de mission du Cameroun, afin de terminer ses études en théologie au moment où, moi, je les débutais. C'est le rayonnement de cet ambassadeur de Dieu, et son impact auprès de nous, joyeux blancs-becs de 19-20 ans, qui m'a donné le goût de prendre au sérieux mon rapport avec les jeunes. Déjà passionné par les enfants, vu mes engagements multiples à leur côté dans les terrains de jeux municipaux et mouvements divers, je saisis en frère Fernand que l'élan d'être auprès de la jeunesse était une vocation en soi. À cause de cet humble frère, pour qui nous nous sentions tous importants, l'amour exprimé envers la génération montante avait maintenant un nom : saint Jean-Baptiste de La Salle.

Durant une Maîtrise en pastorale qui m'obligea à résider dans la Vieille Capitale, c'est par le concours de la Providence que je me retrouvai au Carrefour : cette maison sise alors sur le chemin Ste-Foy, à Québec, et tenue par une poignée de frères qui désiraient partager une dimension de leur vie communautaire avec des étudiants, sans autres objectifs que de faire témoignage.

Par ricochet, je pus m'introduire comme animateur à la Villa des Jeunes en janvier 1984, dans le cadre d'un stage de quarante heures/semaine tout d'abord, avant d'y être embauché en septembre de la même année. Au cours de cette période riche en émotions pour moi, deux des trois frères du Carrefour vinrent célébrer mon mariage avec Colombe Landry sur les bords de la rivière Saguenay. Ces deux hommes m'ont applaudi, jusque-là, sans donner l'impression d'avoir laissé échapper un éventuel postulant. Au contraire, ils m'ont accompagné jusqu'à une zone qu'ils ne connaissaient guère, dans une chaude accolade qui aurait mérité qu'on en coule un bronze.

Âgé de 24 ans à mon entrée à la Villa des Jeunes, je fus charmé de voir que mon emploi – pour prendre une expression chère à notre fondateur – pouvait être une manière de vivre en union avec mon quotidien d'époux et de père de famille. Grâce à l'association éducative, je pus alors réaliser un rêve qui m'était cher, soit celui de laisser libre cours à mes talents au service des jeunes d'ici.

C'est frère Florent Gaudreault, directeur de l'œuvre à l'époque, qui m'a reconnu le premier. Ensuite lui ont succédé les frères Guy Lemire, Louis-Arthur Lehouillier, Armand Garneau et monsieur Paul Foisy à ce jour. Quoique je ne fusse pas encore dans les rangs à ce moment, je ne peux passer sous silence l'imposant travail du frère Benoît Marcoux qui devint le premier directeur émérite du centre, prédécesseur immédiat de Florent.

Depuis mes débuts, et afin d'assurer l'accueil de près de huit mille jeunes, années après années, il y eut maints frères au service de la mission à la "Villa". Pour des durées variables et à des degrés divers, je pense à feu Léopold Berthiaume, rempli d'un humour inégalable; à feu Gérard Beauchamp, cet artiste au cœur tendre; à Victorin Bélanger, le souriant; à Yvan Lavigne, ce troubadour de Dieu; à Aurélien Deschênes, le volontaire; à Paul-Émile Drolet, le fidèle en tout; à Bertrand Hallé, le serviable; à Roland Lévesque, animé par l'esprit de service; à Benoît Marcoux, empreint de sagesse; à Bruno Paré, cet homme de confiance, et, comme animateurs chevronnés à mes côtés, les infatigables Fernand Morasse et Henri Delisle. Ces "cadeaux" de Dieu ont su ou savent encore faire route avec moi, tels des disciples revenant d'Emmaüs et dans une amitié qui m'émeut encore quand j'y songe. Comme je dis souvent à qui veut bien l'entendre : « Chacun de ces amis m'a mis la barre haute en réussissant à la franchir eux-mêmes ».

Dans sa lancée en association, notre équipe d'animation n'est pas indifférente à la formation des futurs maîtres en spiritualité. Pour ce faire, jusqu'à maintenant, il m'a été donné d'être le répondant de dix-sept stagiaires en théologie pastorale de l'Université Laval. Notre centre d'animation se voulant un laboratoire exceptionnel pour ces jeunes adultes qui entrevoient faire carrière dans le domaine, il m'a plu d'accompagner ces jeunes hommes et femmes dans le pas à pas, lors de stages en observation ou en intervention pastorale. Le 20 mai 2000, je me suis vu décerner, de pair avec l'œuvre de la Villa, un certificat honorifique du doyen de la faculté universitaire en théologie pour souligner notre apport non négligeable à la formation de futurs intervenants signifiants. Cela n'aurait évidemment pas été possible sans la chimie engendrée par le partenariat qui nous stimule.

Autre dossier : Nous avons été heureux de vivre, l'été dernier, une seizième année de camp de jour. Dans les faits, comme entité éducative dans « l'ensemble et par association », nous ne fermons pas nos portes aux enfants économiquement défavorisés, dont plusieurs se retrouvent boursiers dans nos camps. Quelques-uns, souffrant même de déficits particuliers ou de divers handicaps, trouvent un espace d'accueil et d'épanouissement à nos côtés : proximité qui mise sur la dignité inconditionnelle de chaque jeune qui se présente. J'ai la chance et le bonheur d'y être engagé depuis les

balbutiements. J'en profite, ici, pour souligner l'envergure de mon grand ami et directeur Paul Foisy, un visionnaire qui a su proposer ce projet qui fait encore du bien dans les milieux de Cap-Rouge et de St-Augustin-de-Desmaures.

Oui, je m'intéresse à cette dynamique missionnaire qui me relie et me rallie à vous, mes frères. D'ailleurs, j'aime toujours présider nos réunions de l'équipe lasallienne (REL) au local. J'y milite depuis mon retour de Quimper, il y a dix ans passés et j'y trouve un espace de formation continue. Voici la liste de ceux et celles qui y participent, ne fût-ce qu'occasionnellement : les frères Jean Bernier, Ernest Bourgeault, Albert Cantin, Henri Delisle, Benoît Marcoux, Fernand Morasse, Daniel Morin, Noël Pruneau, ainsi que mesdames/messieurs Julie Baillargeon (animatrice), Marie Beaulieu (secrétaire), Paul Foisy (d.g. et animateur), Dany Sylvain (animatrice) et moi-même. Wow, n'est-ce pas !

Allons ! Croyons que le mouvement d'association se poursuit, immanquablement. Il marque l'Église post-moderne qui prend le pas bon gré mal gré. Ne laissons donc jamais le questionnement désespérant nous atteindre et rappelons-nous, à jamais, que nous sommes constamment en la Sainte Présence de Dieu pour une mission commune.

Ami en De La Salle.

□

DIEU défiguré

(Entrevue avec Olivier Legendre)

□ *Fondateur des Scouts unitaires de France, éditorialiste, conférencier et auteur de plusieurs ouvrages dont **Le Charpentier**, **Les Masques de Dieu** et **Lettre aux successeurs de Jean-Paul II**, Olivier Legendre anime également sessions et retraites. L'entrevue a été réalisée par Hélène Laberge.*

(Extrait)

. Dans *Les masques de Dieu*, vous écrivez : « Dieu, affublé de nos masques, est défiguré. » Ne croyez-vous pas que c'est le propre des religions de recréer Dieu à leur image et ressemblance ?

O : C'est le propre de l'homme de mettre des masques sur le visage de Dieu. Nous créons Dieu à notre image, mais nous avons la liberté d'accepter ou de refuser de le reconnaître comme Dieu. Si Dieu s'imposait, nous n'aurions pas la capacité de le recréer; il s'imposerait à nous d'une manière absolument totale. Il ne resterait qu'à l'accepter comme tel. Dieu, celui auquel je crois, a décidé qu'il ne s'imposerait pas car Il est amour; et l'amour qui s'impose n'est pas l'amour. Quand on est forcé d'aimer quelqu'un, on ne l'aime pas. C'est donc de la liberté de chacun de le rechercher, de chercher à le reconnaître. C'est ce qu'il y a de plus beau dans l'activité humaine; essayer par des lectures, des rencontres, etc., de le reconnaître. Tout croyant - toute religion - ne doit pas prétendre que l'image qu'on se fait de Dieu est la totalité de Dieu. Oui, oui, nous mettons des masques; l'important c'est de le savoir et d'avoir envie de les enlever. Il y a des religions qui disent Dieu à leur manière. Il se trouve que moi j'estime que ce qui révèle Dieu est dans les Évangiles; je reconnais ce Jésus d'il y a deux mille ans comme le Fils de Dieu venu révéler son Père, et qui n'est venu que pour le révéler. À partir de cela, se débarrasser des masques sur le visage de Dieu qui sont en contradiction avec ce que le Fils dit de son Père

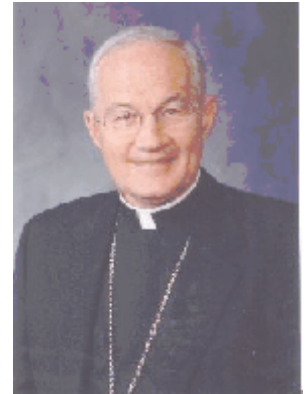
. **Quels sont ces masques ?**

O : Le plus nocif, c'est celui d'un Dieu dominateur, ressemblant à un Zeus triomphant, s'amusant avec un sourire narquois des ennuis des hommes sur la terre. Cet être lointain qui aurait créé l'homme et qui l'aurait engagé dans une espèce de parcours de combattant en essayant de voir qui s'en sortira, qui sera digne d'accéder au ciel ! Dans les générations précédentes, c'est ce qui a été l'un des masques les plus affreux, me semble-t-il... Ce masque, vous le retracez dans l'histoire : nous avons le génie, nous les hommes, de faire à partir d'une révélation claire un objet de pouvoir. Ce que je constate, c'est la distance entre cet enjeu du pouvoir et ce qu'a dit le Fils de Dieu il y a 2000 ans - ce qu'ont cru les gens qui ont voulu le croire, ce qui les a fait vivants - une révélation totalement originale. J'ouvre ici une parenthèse : on peut bien respecter les autres religions, croire ce qu'on veut, mais il est important de ne pas tout mêler. Le Dieu des Chrétiens est totalement original, il n'y a pas d'équivalent dans d'autres religions. Allah n'a pas envoyé son Fils et Bouddha n'est pas un dieu. À partir de cette révélation se sont créées des petites communautés mais aussi un monde économique et historique qui a duré des siècles et des siècles, qui a petit à petit dénaturé ce que les gens vivaient dans leur cœur et dans leurs communautés. C'est une tentation, une dérive permanente de faire de la croyance un pouvoir contre d'autres pouvoirs. Un exemple très révélateur : on se gargarise avec l'expression Peuple de Dieu. Or les chrétiens ne sont pas un peuple en particulier; on ne trouve jamais dans l'Évangile l'expression Peuple de Dieu, sauf en référence à l'Ancien Testament. Les peuples s'opposent les uns aux autres. Nous sommes toute la terre peuple de Dieu, à charge pour chacun de se reconnaître ou non fils de Dieu. Nous sommes fils de Dieu. Bouleversant ! Si on me propose d'être fils plutôt que peuple, mon choix est fait. Être peuple, c'est gouverner, dominer, maîtriser. Être fils, c'est approcher, associer, etc. C'est comme si on n'osait pas croire à la merveille de ce qui nous est donné. Jésus de Nazareth nous dit : Dieu est Père. J'y crois ou je n'y crois pas ? Si j'y crois, je prends ce qu'il me dit de Lui et j'essaie de contempler ce que peut être un Dieu Père, non pas Zeus, non pas Allah, mais quelque chose d'analogue à ce que je vis dans ma paternité. [...]

Cité dans l'encyclopédie « L' Agora » : www.agora.qc.ca/textes/legende.htm

EUCHARISTIE ET MYSTÈRE PASCAL ²⁵

M. Le Cardinal Marc Ouellet,
Archevêque de Québec



J'ai visionné cette semaine avec mes confrères évêques le film *La Neuvaine* que plusieurs d'entre vous ont sans doute vu et nous avons ensuite eu un échange avec le réalisateur de ce film, Bernard Émond. Bien que le thème du film soit très catholique et son lieu bien populaire, Sainte-Anne-de-Beaupré, l'auteur ne se présente pas comme un catholique ni même comme un croyant. Il nous expliquait en conversation qu'il avait voulu rappeler des valeurs de notre tradition québécoise, des valeurs qui donnent sens à la vie et qui peuvent sauver des personnes du désespoir. C'est un très beau film, qui a été salué par la critique et par le public comme une œuvre remarquable d'intériorité, de simplicité et d'humanité.

Je vous en parle parce qu'elle nous situe au cœur du thème que j'ai choisi de développer en ce début du carême, Eucharistie et Mystère Pascal, en vue de la célébration solennelle du *Triduum* pascal, au terme de la Semaine Sainte. Je ne vous raconterai pas l'histoire du film pour vous laisser le plaisir de la découvrir par vous-mêmes si vous ne l'avez pas déjà vu. Je dirai seulement que la mort occupe une place importante dans le film, la mort d'une grand-mère que son petit-fils François veut sauver à tout prix en faisant une neuvaine à sainte Anne; et la tentation du suicide qui obsède une femme portant en son âme la blessure d'une mort tragique survenue dans le cadre de sa profession médicale. Jeanne se sent responsable de cette tragédie et le souvenir qu'elle en garde lui rend la vie insupportable. Le film nous offre en quelque sorte une métaphore du salut dans la rencontre de cette femme désespérée avec le jeune croyant sincère, qui ravive son espérance.

Un signe des temps

Je voudrais d'abord réfléchir avec vous sur le signe des temps que représente l'œuvre de cet auteur et l'interprétation personnelle qu'il en fait. Bernard Émond constate la rupture actuelle de la culture québécoise avec son passé religieux et il trouve malsain qu'elle soit ainsi coupée de ses racines. Il trouve désespérant de voir l'invasion du bruit, la course à toutes les nouveautés et la consommation à outrance. Pour mettre un frein à la vague de déshumanisation qui déferle sur notre société, il cherche à retrouver des chemins d'intériorité. Son œuvre invite à la réflexion et à la conversion des attitudes.

²⁵ Conférence de carême en la Basilique-Cathédrale Notre-Dame de Québec, le 12 mars 2006.

L'artiste lui-même nous dit que pour lui, non croyant, les notions de mal et de péché sont très importantes afin de nommer l'expérience humaine et de chercher des voies de salut. Il se dit pessimiste, mais en même temps il s'étonne de reprendre son boulot chaque matin et son mal de vivre en pensant aux milliers de bénévoles qui se remettent en route pour aider leurs semblables.

J'accueille personnellement le cri de cet artiste comme un appel urgent à mettre en valeur notre héritage religieux : « Tenez bon, dit-il, nous avons besoin de vous; même si nous interprétons différemment vos rites et vos symboles, nous avons besoin de vos raisons de vivre ». L'abandon par plusieurs des pratiques religieuses catholiques a laissé en effet un grand vide dans la culture. On cherche à combler ce vide de mille manières, mais sans réussir à gérer positivement la libéralisation excessive des mœurs, le sentiment de culpabilité et la course à la folle performance à tous les niveaux.

Jeanne et François sont appelés à se rencontrer pour que continue le miracle de la vie. N'avons-nous pas des ressources d'espérance à partager avec nos semblables ? Même si, dans le contexte actuel de tension mondiale, certains éditorialistes déblatèrent sans nuance contre toute religion, nous n'avons pas à nous excuser de trouver le sens de la vie dans la foi et de partager humblement avec nos frères et sœurs la lumière du Christ. Il suffit d'abord d'offrir un manteau à une personne grelottante, de partager un sandwich, de prendre le temps d'écouter en silence la douleur d'une âme incapable de s'exprimer.

Et alors l'espoir renaît, la parole de compassion réanime, une musique ensoleillée monte de l'intérieur et la vie reprend son cours après la vision pacifiante des voiliers d'oies blanches du Cap Tourmente. La nature elle-même devient alors une métaphore du salut. Au lieu d'occulter la mort ou de s'y jeter tête baissée, on apprend à l'appriivoiser par la prière et par une longue veille au chevet d'une mourante. Bernard Émond invite la culture québécoise à se souvenir de son héritage de foi qui est essentiel à sa survie. Le non croyant nous interpelle donc à entrer plus profondément dans un carême de conversion et de partage. Entrer en nous-mêmes et nous resituer devant Dieu dans le silence et l'écoute de Sa Parole. Ensuite sortir de nous-mêmes et partager l'espérance qui renaît du mystère de la Croix et de l'Eucharistie.

Appriivoiser la mort

Comment trouver un sens au mal et à la souffrance qui bouleverse notre monde ? Comment appriivoiser la mort ? Quoi partager avec nos contemporains qui luttent avec le désespoir ? Notre foi en la résurrection du Christ éclaire le sens de notre vie et nous ouvre la perspective d'une vie après la mort; mais quel est son impact sur notre vie quotidienne ? Une certaine information sur l'au-delà ne suffit pas à donner sens à la vie et surtout à motiver un engagement solide pour une culture de la vie. Comment le Christ ressuscité rejoint-il notre vie quotidienne ? L'Église répond à cette question depuis 2000 ans en transmettant de génération en génération le don de la Sainte Eucharistie. Elle l'a réaffirmé au Concile Vatican II dans la Constitution sur la Sainte Liturgie : « *Notre Sauveur, à*

la dernière Cène, la nuit où il était livré, institua le sacrifice eucharistique de son Corps et de son Sang pour perpétuer le sacrifice de la Croix au long des siècles, jusqu'à ce qu'il vienne, et pour confier à l'Église, son Épouse bien-aimée, le mémorial de sa mort et de sa résurrection : sacrement de l'amour, signe de l'unité, lien de la charité, banquet Pascal dans lequel le Christ est reçu en nourriture, l'âme est comblée de grâces et le gage de la gloire future nous est donné. » (Le Concile Vatican II, Sacrosanctum Concilium 47)

Mémorial de sa mort et de sa résurrection, sacrement de l'amour, banquet Pascal où l'âme est comblée de grâces, tous ces mots-clés de la tradition chrétienne expriment une expérience capitale, une expérience liturgique certes, mais qui inclut toute la vie et donne sens à toutes les activités humaines. « *Faites ceci en mémoire de moi* » a dit Jésus lors de la dernière Cène. Faire mémoire de lui signifie répéter son geste rituel, son sacrifice eucharistique, mais cela signifie aussi et inséparablement vivre le geste du lavement des pieds qui nous met au service les uns des autres. Saint Jean exhorte les disciples à vivre dans la lumière de l'amour, à marcher à la suite de Jésus qui est l'incarnation de l'Amour. Le chrétien est tenu à témoigner du don d'amour qu'est l'Eucharistie par un don de lui-même plus gratuit et plus exigeant que toutes les expériences de bénévolat. Le pape Benoît XVI vient de nous le rappeler dans son encyclique *Deus Caritas est*, Dieu est Amour : « *Dans la communion eucharistique, sont contenus le fait d'être aimé et celui d'aimer à son tour. Une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l'amour est en elle-même tronquée.* » (14) Cette exigence d'aimer à notre tour est même l'unique « commandement » du Seigneur. « *L'amour peut être 'commandé' parce qu'il est d'abord donné* », explique le Saint Père.

Je m'arrête ici un peu plus longuement pour saluer le message d'amour de Benoît XVI qui relie très bien le sacrifice eucharistique et le mystère pascal. Après avoir présenté l'amour humain (*eros*) qui aspire à une plénitude et l'amour divin (*agapè*) qui guérit et perfectionne l'amour humain, le pape fait ressortir la nouveauté de l'amour chrétien qui émane de la personne de Jésus. Quand Jésus parle du pasteur qui va à la recherche de la brebis perdue, de la femme qui cherche la drachme, du père qui va au-devant du Fils et qui l'embrasse, il ne s'agit pas seulement de paroles ou de paraboles, « mais de l'explication de son être même et de son agir » : « *Dans sa mort sur la croix s'accomplit le retournement de Dieu contre lui-même, dans lequel il se donne pour relever l'homme et le sauver – tel est l'amour dans sa forme la plus radicale.* » (12)

L'Amour comme « retournement de Dieu contre lui-même » exprime le mystère de la rédemption, c'est-à-dire la rencontre dramatique des exigences de la justice et de la miséricorde divines. Selon la justice, l'homme pécheur est condamné et son châtement est assuré; mais la croix de Jésus Christ révèle que Dieu lui-même assume les frais de la justice (Dieu se retourne contre lui-même) et par pure miséricorde, il épargne à ses enfants le châtement de l'enfer, à cause de son fils qui est mort sur la croix et qui est descendu aux enfers. Nul n'a mieux chanté ce mystère que Charles Péguy, le poète de l'Espérance dans *le mystère des Saints Innocents*. Il comprend l'événement de la rédemption comme un drame trinitaire

entre le Père et le Fils. Il compare merveilleusement le combat du salut à une flotte de navires fendant les eaux de la colère divine, ayant à sa tête le fils de Dieu lui-même, en prière, qui désarme la justice et obtient du Père toute miséricorde : « *Et tous ces pécheurs et tous ces saints ensemble marchent derrière mon fils et derrière les mains jointes de mon fils. Et eux-mêmes ont les mains jointes comme s'ils fussent mon Fils. [...] Comment voulez-vous que je me défende. Mon fils leur a tout dit. Et non seulement cela. Mais dans le temps il s'est mis à leur tête* ».1

Ce combat du salut où Dieu joue à qui perd gagne avec l'homme, le Christ l'a mené à bon port en traversant les flots de la colère de Dieu par sa croix et sa descente aux enfers. Par obéissance d'amour, il est allé se solidariser avec les morts, en étant mort parmi les morts, en étant plus solitaire qu'aucun mort n'a jamais pu l'être. « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » Cette dernière prière de Jésus sur la croix prélude au grand cri inarticulé qui l'emporte dans l'abîme. Car si chaque âme porte en sa conscience intime le poids douloureux de ses propres fautes, qu'en est-il de Celui qui a été chargé du péché de tous ? Les descriptions épouvantables du Moyen Âge ne sont que pieuse littérature en comparaison de l'abandon et de la dérélition soufferts par le Fils de Dieu incarné. « *Celui qui n'avait pas connu le péché, écrit saint Paul aux Corinthiens, il l'a, pour nous, identifié au péché, afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu* » (2 Cor 5, 21). L'Enfer du Christ défie toute imagination et nous force au grand silence du Samedi saint qu'honore la liturgie de l'Église.

Mais la victoire de l'amour éclate dans sa résurrection d'entre les morts. L'Esprit, que Jésus avait remis dans les mains du Père en mourant, s'empare de nouveau de son corps déposé au tombeau pour l'exalter à la droite du Père, confirmant ainsi son identité divine : « *Il est établi, selon l'Esprit Saint, Fils de Dieu avec puissance, par sa résurrection d'entre les morts* » (Rom 1, 4), proclame saint Paul aux Romains.

Benoît XVI confie que c'est le regard tourné vers le côté ouvert du Christ, dont parle Jean (cf. 19, 37), qu'on comprend ce qui a été le point de départ de son Encyclique : « *Dieu est amour* » (1 Jn 4, 8). Il enchaîne en disant que Jésus a donné une présence durable à son acte d'offrande sacrificielle par l'institution de l'Eucharistie : « *Il anticipe sa mort et sa résurrection en donnant lui-même, en cette heure-là, à ses disciples, dans le pain et le vin, son corps et son sang comme nouvelle manne.* » (cf. Jn 6, 31-33) (13).

Communier à l'offrande de Jésus

Ce don nous rejoint là où nous sommes et nous permet de nous offrir à notre tour « *en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu* » (Rom 12, 1). « *L'Eucharistie nous attire dans l'acte d'offrande de Jésus* », poursuit le Saint Père. *Nous ne recevons pas seulement le Logos incarné de manière statique, mais nous sommes entraînés dans la dynamique de son offrande. L'image du mariage entre Dieu et Israël devient réalité d'une façon proprement inconcevable : ce qui*

consistait à se tenir devant Dieu devient maintenant, à travers la participation à l'offrande de Jésus, participation à son corps et à son sang, devient union » (13).

Cette union sacramentelle et pour ainsi dire nuptiale, fondée sur l'abaissement du Seigneur, ne peut pas être purement individuelle, elle a un caractère social parce que, dans la communion sacramentelle, je suis uni au Seigneur comme toutes les autres personnes qui communient : *« Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain »,* dit saint Paul (1 Co 10, 17). *« Eh bien ! maintenant, écrit saint Jean Chrysostome, si nous participons tous au même pain, si nous devenons tous ce même Christ, pourquoi ne montrons-nous pas la même charité ? Pourquoi, pour la même raison, ne devenons-nous pas aussi en cela un même corps, comme on le voyait du temps de nos pères où la multitude des croyants n'avait qu'un corps et qu'une âme ».* 2

Sacrement du salut

La communion eucharistique est communion à la mort et à la résurrection du Christ. Elle implique la mort à soi-même et la vie pour Dieu, c'est-à-dire la charité. La charité est l'amour divin répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit, un amour fécond et unifiant qui vise l'universel. *« Il ne faut jamais séparer de l'Eucharistie le commandement de l'amour que Jésus nous a donné, écrit Maurice Zundel. La communion divine est impossible sans la communion humaine. Nous ne pouvons aller à Jésus qu'en recueillant tous les hommes, en forme d'Église, unis à tous, au nom de tous, devenus nous-mêmes réellement présents à Celui qui nous est toujours présent. Nous ne pouvons pas joindre le Seigneur si nous n'avons pas dilaté notre cœur aux dimensions de son amour ».* 3

Le même auteur pousse encore plus loin la réflexion dans un sens missionnaire : *« Si nous sommes aimantés par le souci de l'universel, de toute l'histoire, de toute l'humanité, de tous les vivants et de tous les morts, nous devenons le viatique de ceux qui ne communient pas directement, mais communient à travers nous. Nous communiquons à ceux qui ne le savent pas le merveilleux secret de l'éternel amour, la Lumière et la joie du Christ ».*

Cette exigence de communion universelle contenue dans la communion eucharistique oblige donc tout fidèle et toute communauté à dépasser le cercle immédiat et à témoigner d'un amour sans frontières. Car si le Christ est mort pour tous, *« son ami est mon ami »* écrit le pape Benoît XVI qui ajoute *« J'aime aussi, en Dieu et avec Dieu, la personne que je n'apprécie pas ou que je ne connais même pas. Cela ne peut se réaliser qu'à partir de la rencontre intime avec Dieu, une rencontre qui est devenue communion de volonté pour aller jusqu'à toucher le sentiment »* (18).

L'unité de l'amour de Dieu et du prochain qui jaillit de l'Eucharistie entretient la joie de vivre et d'appartenir à l'Église catholique. N'avons-nous pas besoin aujourd'hui de cultiver humblement la fierté de cette appartenance au lieu de multiplier les critiques à l'égard de l'Église ? L'Église est à la fois locale et

universelle. Elle touche toutes les dimensions de l'expérience humaine de communion. Pour voir et sentir tout ce que l'Eucharistie peut apporter à une assemblée de fidèles, il suffit de se reporter par exemple à une messe des Journées Mondiales de la Jeunesse ou un jour de Pâques, place Saint-Pierre de Rome. Quel souvenir je garde aussi de notre messe de l'Épiphanie 2006, dans cette cathédrale, avec les communautés culturelles. On voit alors combien la joie n'est pas absente et quelle lumière et quelle paix cela peut faire jaillir dans les cœurs. Quelle tristesse, par contre, quand toute une génération de croyants se coupe soudain de l'assistance à la messe.

Pour une culture eucharistique

J'ose redire ici qu'une des causes essentielles de la perte de la foi et de l'effondrement des valeurs morales dans le monde de ce temps est directement lié à la perte de la pratique sacramentelle et notamment eucharistique. L'éloignement de cette source de solidarité affecte directement le tissu social de notre peuple. Il affaiblit notre capacité d'accueil des immigrants, d'ouverture à la diversité culturelle et même de dialogue avec d'autres traditions religieuses.

Une identité catholique incertaine et ignorante de ses propres racines appauvrit notre société désormais pluraliste; elle expose notre vivre ensemble au risque de l'insécurité et de la violence. Il faut davantage que la messe de Noël et de Pâques pour reconfigurer des valeurs spirituelles qui auront une forte incidence sur notre vivre ensemble. L'heure est à la conversion et au recentrement eucharistique afin de relancer l'évangélisation par une réconciliation en profondeur avec notre passé culturel et par une mise en valeur de notre histoire sainte.

Notre société perd de plus en plus ses points de repères et elle souffre à grande échelle du désarroi qu'on observe chez les personnes frappées d'amnésie. Une discontinuité démobilisatrice s'installe dans la perception de notre propre identité sociale et culturelle. La négligence, les abus et la solitude extrême assombrissent la vie des vieillards et des personnes handicapées. Comment freiner la violence croissante faite aux femmes et le désir exacerbé d'évasion du réel par la drogue et le suicide ?

Quand le cri des artistes et des pauvres interpelle notre solidarité et montre l'essoufflement de notre bénévolat, n'avons-nous pas l'obligation de remettre en circulation les valeurs oubliées de notre tradition chrétienne et le trésor caché de la Sainte Eucharistie. Au phénomène inquiétant de la globalisation des marchés qui nous emporte dans une fuite en avant, à un rythme effréné, au détriment des pauvres, n'avons-nous pas la grâce et la responsabilité d'ajouter le seul ingrédient qui peut l'humaniser : l'amour qui s'identifie aux plus pauvres et qui prend parti pour une globalisation de la solidarité. L'Église catholique porte un message unique en ce sens dont l'humanité actuelle ne peut pas se passer. À nous de le répercuter par la mission ! À nous de prolonger l'esprit du Congrès d'octobre 2004 par une mobilisation pour l'avenir des paroisses. La mission passe par une nouvelle évangélisation impliquant tous les baptisés et les structures

paroissiales dans un mouvement de renouveau spirituel et de convergence eucharistique. Ce mouvement est déjà en marche et je remercie tous ceux et celles qui y sont engagés.

Une grande mission eucharistique

Conscient de ma responsabilité historique en regard du Congrès eucharistique international de Québec en 2008, j'invite donc les chrétiennes et les chrétiens du Québec et du Canada à demander la grâce d'un enthousiasme eucharistique renouvelé. Les jeunes ont pris une longueur d'avance en mai 2005 avec le succès de la première montée jeunesse. Nous avons besoin de solidarité entre nous, chrétiennes et chrétiens de tous les états de vie; nous avons besoin d'unité autour du Saint Père Benoît XVI pour sauver notre propre culture et pour relancer l'évangélisation de l'Occident. Ouvrons-nous au partage fraternel et à l'accueil de l'étranger avec un esprit catholique de dialogue et de service.

Je conclus avec les mots d'une grande figure œcuménique de notre époque, le patriarche Athénagoras de Constantinople, qui a marqué une grande étape du rapprochement entre l'Orthodoxie et l'Église catholique à la fin du Concile Vatican II : « *L'Eucharistie protège le monde et déjà secrètement l'illumine. L'homme y re-trouve sa filiation. Il y puise sa vie dans celle du Christ, l'Ami secret qui partage avec lui le pain de la nécessité et le vin de la fête. Et le Pain est son Corps et le Vin est son Sang. Et dans cette unité, plus rien ne nous sépare de rien ni de personne* ». Athénagoras de s'exclamer alors : « *Que peut-il y avoir de plus grand ? C'est la joie de Pâques, la joie de la transfiguration de l'univers. Et nous recevons cette joie dans la communion de tous nos frères, vivants et morts, dans la communion des saints et la tendresse de la Mère du Christ* ». Et il continue : « *Alors plus rien ne peut nous faire peur; nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous. Nous sommes des 'dieux'. Désormais tout a un sens !* ». Et il conclut plein d'enthousiasme : « *Il existe dès ici-bas un lieu où il n'y a plus de séparation, où il y a seulement le grand amour, la grande joie. Et ce lieu, c'est le saint calice, la coupe eucharistique au cœur de l'Église, et par lui dans nos cœurs.* » (Olivier Clément, *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, Fayard, 1969, 342.)

Retenons aujourd'hui, pour notre conversion du carême, ce témoignage de foi enthousiaste et l'esprit d'unité qui s'en dégage. Qu'il réveille notre amour de l'Église et l'espérance de l'humanité ! □

1 Charles Péguy, *Le Mystère des Saints Innocents*, Gallimard, La Pléiade, 700-701

2 Saint Jean Chrysostome, *Homélie 24 sur I Co 10*, PG 61, 200.

3 Maurice Zundel, *Retraite au Vatican en 1978*, cité dans *Sources vives*, no. 124, novembre 2005, 45-46.

L'ÉGLISE DE ROUYN-NORANDA

Thérèse Charbonneau, n.d.a.
Répondante aux Communications sociales

Description

Le diocèse de Rouyn-Noranda couvre un vaste territoire de 24 352 kilomètres carrés. Ce territoire, situé dans la région de l'Abitibi-Témiscamingue, occupe l'extrémité ouest de la province de Québec. La population totale du diocèse de Rouyn-Noranda, 60 517 habitants dont 59 758 catholiques, regroupe des personnes qui travaillent à l'agriculture, dans les mines, dans les forêts et dans divers services publics.

L'écran forestier qui entoure et isole la région influence la façon de penser et de concevoir tant des personnes résidentes que celles de l'extérieur. Sur ce territoire ouvert au début de 1900, une sélection s'est faite et nous y trouvons une population particulièrement accueillante, entreprenante, courageuse, capable de s'adapter et attachée à ce coin de terre défriché et bâti ensemble. À cette population en grande partie francophone, s'ajoute une minorité d'anglophones (728 personnes) et une population amérindienne regroupée dans quatre « Réserves », soit 1 335 autochtones, catholiques en majorité. Les Pères Oblats de Marie-Immaculée assurent le ministère dans les quatre Réserves.

Considérée comme région éloignée des grands centres du Québec, le chômage se situe aux environs de 16,4%. L'économie de la région dépend passablement de l'industrie forestière. L'industrie minière, toujours très importante, demeure fragile parce que soumise aux aléas des marchés internationaux, du prix de l'or en particulier et de la courte durée de vie des mines, environ une trentaine d'années dans certains cas. L'exode des jeunes vers les grands centres amène un vieillissement progressif et une diminution de la population.

Historique

En créant le vicariat apostolique de Pontiac en 1882, l'Église débute l'organisation religieuse du nord ontarien et québécois. En 1898, le vicariat devient le diocèse de Pembroke. Le 22 septembre 1908, la partie nord du diocèse de Pembroke devient le vicariat apostolique de Timiskaming avec siège épiscopal à Haileybury. Ce vicariat fut élevé au statut de diocèse d'Haileybury le 31 décembre 1915 avec siège épiscopal en ce lieu.

Ce vaste territoire, à l'époque l'un des plus grands diocèses du monde, subit une première soustraction en 1919 avec la création de la préfecture de l'Ontario Nord devenue les diocèses de Hearst et de Moosonee, le 3 décembre 1938.

Aussi, le 3 décembre 1938, tout le diocèse d'Amos était soustrait du territoire du diocèse d'Haileybury et la partie restante prit le nom de diocèse de Timmins.

Le 9 février 1974, le Pape Paul VI constituait le diocèse de Rouyn-Noranda en détachant la partie québécoise du diocèse de Timmins et nommait Monseigneur Jean-Guy Hamelin, premier évêque du nouveau diocèse de Rouyn-Noranda.

Le 30 novembre 2001, Monseigneur Dorylas Moreau, prêtre du diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, était nommé évêque du diocèse de Rouyn-Noranda, par le pape Jean-Paul II. Le 2 mars 2002, Monseigneur Moreau était ordonné et installé deuxième évêque du diocèse de Rouyn-Noranda.

Le diocèse de Rouyn-Noranda compte 36 paroisses, 24 prêtres diocésains, dont 19 sont en fonction, 8 prêtres religieux, 81 religieuses, 1 religieux non prêtre.

Vie des paroisses

Bâtir des communautés chrétiennes plus vivantes et plus responsables et développer une ardeur nouvelle pour une Église qui se veut fidèle et servante, plus sainte et plus missionnaire, voilà les deux pôles qui ont guidé le ministère épiscopal de Monseigneur Moreau depuis quatre ans.

En mai 2002, les paroisses du centre-ville de Rouyn-Noranda, au terme de longues consultations bien menées dans la population, se sont engagées dans un processus de réorganisation. Progressivement sur deux ans, six paroisses ont été ramenées à une seule qui a pris le nom de Paroisse Sainte-Trinité, tout en conservant trois lieux de culte désignés. La réalité plus urbaine de la ville épiscopale permettait cette restructuration qui fut généralement bien accueillie dans la population.

Les réaménagements pastoraux du centre-ville de Rouyn-Noranda ont conduit à la fermeture de l'église cathédrale comme lieu de culte. Cette église est devenue un Centre diocésain de formation. Le 4 octobre 2003, à l'occasion d'un rassemblement dominical, Monseigneur Moreau rendait officiel le décret de Rome l'autorisant à élever l'église Saint-Joseph de Rouyn-Noranda au rang et à la dignité de cathédrale.

Pour marquer le 30^e anniversaire de l'Église de Rouyn-Noranda et l'inauguration officielle de la nouvelle cathédrale du diocèse, Monseigneur Moreau a présidé à la consécration de l'église cathédrale Saint-Joseph, le samedi 22 mai 2004.

Qu'arrivera-t-il aux autres paroisses du diocèse ? Il faut dire que la situation se présente de façon bien différente pour les paroisses en milieu rural avec des communautés souvent éloignées les unes des autres. Lors de consultations, les gens ont exprimé majoritairement le désir de « garder leur paroisse ». Dans une lettre pastorale du 22 septembre 2004, Monseigneur Moreau lançait une vaste opération de **revitalisation**

des paroisses en ces termes : « On ne peut réaménager les paroisses comme bon nous semble sans tenir compte de la tradition catholique et de notre vie ecclésiale propre. Une nouvelle évangélisation est nécessaire en notre temps, mais elle doit toujours respecter les consignes du Seigneur qui ont été bien accueillies et vécues dans les premières communautés chrétiennes.



Mgr Dorylas Moreau

L'opération revitalisation a conduit à l'adoption de cinq grandes orientations, à savoir : 1) mettre sur pied une équipe locale d'animation pastorale dans chacune des paroisses; 2) créer une variété d'activités de ressourcement chrétien; 3) développer les petits groupes de partage de foi et les petites communautés de foi; 4) établir des solidarités inter-paroissiales et 5) favoriser les ministères des baptisés en Église.

L'équipe locale d'animation dans chaque paroisse serait formée de cinq personnes chargées de veiller aux besoins spécifiques de leur milieu. Il fallait que l'annonce de la foi soit facilitée, la prière assurée et la charité exercée. Les rôles des membres de l'équipe se répartissent de la façon suivante : une per-

sonne responsable de l'annonce de la foi, une autre de la prière et de la liturgie, une autre de la solidarité et du partage, une autre encore des affaires matérielles et administratives, et enfin, une dernière, qui n'est pas le prêtre desservant, serait responsable de l'équipe.

Soucieux de soutenir la démarche des paroisses et de les aider dans la formation de leur équipe locale d'animation, au mois d'avril 2005, Monseigneur Moreau mettait en place une équipe diocésaine de cinq personnes. Leur mandat consiste, non pas à faire le travail à la place des responsables dans les paroisses, mais à les accompagner dans les difficultés qui pourraient survenir, à garder les yeux tournés vers les objectifs à atteindre, à écouter, à encourager, et faire des suggestions adaptées aux situations particulières.

Après seulement seize mois de cheminement, l'implantation se fait progressivement. Le 18 décembre 2005, Monseigneur Moreau a présidé l'entrée en fonction d'une première équipe dans une paroisse et plusieurs autres sont déjà en formation. L'action des équipes locales d'animation pastorale se situe précisément dans une collaboration directe au travail d'évangélisation. Toutes ces adaptations et tous ces renouvellements font que l'Église locale vit de belles avancées. « Notre Église, nous dit Mgr Moreau, se transforme ainsi petit à petit et cela est bon à voir. Avec l'arrivée de ces équipes locales d'animation, l'Église prend un nouvel élan car, dans le peuple de Dieu, les membres portent tous ensemble la même mission, celle d'annoncer au monde la Bonne Nouvelle du salut apporté par Jésus Christ. »

Sur ce chemin d'évangélisation, la formation à la vie chrétienne demeure aussi une grande priorité pour le diocèse. De plus, la présence de petits groupes de partage de foi, répandus dans plus de la moitié des paroisses,

conduisent à une meilleure intégration de la foi dans un partage assidu de la Parole de Dieu sous la mouvance de l'Esprit Saint.

L'année 2006 voit naître un centre biblique à Rouyn-Noranda. À quelques reprises, l'équipe diocésaine de pastorale biblique a présenté des expositions temporaires pour faire connaître, par des kiosques variés, les lieux et les faits bibliques. Ces initiatives ont conduit à l'ouverture d'un centre permanent : le Centre Kérygma. Ce « lieu-source » veut offrir à toute la population une occasion unique de faire un voyage dans la Bible et au pays de Jésus. Les gens pourront s'alimenter à la Parole vivante de



Cathédrale St-Joseph

Dieu tout en l'enracinant dans leur milieu et dans leurs coutumes. Des expositions thématiques ponctuelles tout au long de l'année viendront également permettre d'exploiter d'autres richesses bibliques. Des conférences et des cours de formation seront donnés sur place.

Tout ce cheminement en Église a conduit l'équipe des services diocésains de pastorale à formuler un énoncé de mission qui vient colorer, animer toutes ces démarches et leur donner souffle pour revitaliser les communautés chrétiennes. Il se lit comme suit :

***Disciples du Seigneur,
nous voulons accueillir toujours plus
la Parole
pour engendrer des vies nouvelles
dans le Christ.
Solidaires avec nos sœurs et nos
frères en Église,
nous voulons favoriser la rencontre
de Jésus,
proposer la foi et bâtir ensemble des
communautés vivantes.
Habités par l'espérance,
nous voulons vivre à temps et à
contretemps***